

Le Samedi

VOL. I.—NO. 27.

MONTREAL, 14 DECEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE, \$2.50

MALLES EN RETARD



Elle.—Lindor retarde bien de m'emporter la réponse.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
es annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 14 DECEMBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

Le hasard est la réserve de Dieu.

Celui qui s'écoute parler écoute toujours un
sot.

Les amis ?... une famille dont on a choisi les
membres.

Une femme qui a beaucoup d'esprit a rarement
assez de cœur.

Dans ce monde, il faut être un peu trop bon
pour l'être assez.

On peut manquer le train sans perdre sa répu-
tation de chasseur.

Le travail est un bon riche qui donne toujours
à qui lui demande.

Peu de chose nous console, parce que peu de
chose nous afflige.

Il vaut mieux être le trésor d'un vieux que
l'esclave d'un jeune.

Mettons de la justesse dans nos pensées, et de
la justice dans nos actions.

La politesse est la seule de nos qualités qui
ne nous fasse pas d'ennemis.

Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux,
mais c'est pour y penser toujours.

Quand on compte sur les souliers d'un mort,
on court le grand risque d'aller pieds nus.

Quand mon ami est malheureux, je vais le
trouver : quand il est heureux, je l'attends.

Un homme disait : " Il n'y a pas d'endroit, où
il se passe plus de chose que dans le monde."

A qui nous trouve beaucoup de mérite, il est
difficile de ne pas reconnaître un peu de goût.

Le comble de l'art du professeur : Battre sa
femme jusqu'à ce qu'elle... en saigne (enseigne).

C'est une pauvre galanterie que d'apporter une
pantoufle à une dame qui a une dent déchaussée.

Il serait à souhaiter que chacun fit lui-même
son épitaphe de bonne heure, qu'il la fit la plus
flatteuse possible, et qu'il employât toute sa vie
à la mériter.

Les grands génies sont des bienfaits de la Pro-
vidence : comme les astres, ils luisent pour l'uni-
vers.

Les poètes ont donné au temps deux ailes :
une pour emporter nos joies, l'autre pour essuyer
nos larmes.

Il ne faut jamais placer un homme entre la
honte et le devoir et le forcer, pour éviter l'une,
à trahir l'autre.

Il y a trois sortes d'ignorance : ne rien savoir :
savoir mal ce qu'on sait, et savoir autre chose
que ce qu'on doit savoir.

Ci-git Célima Z... décédée à l'âge de 98 ans et
11 jours.

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses, l'es-
pace d'un matin.

Il ne faut jamais épouser :
1o Une femme laide, parce que c'est toujours
trop désagréable pour soi ;
2o Et encore moins une jolie femme, parce
que c'est parfois trop agréable... pour les autres.

PAUVRE IGNORANT

Monsieur Sans Goût (dans un restaurant).—
Garçon, je n'aime pas ce thé. Il a trop le goût
du foin.

Garçon (furieux).—Je ne sais pas, Monsieur,
s'il goûte le foin ou non, je ne suis pas un âne,
moi !

SURE PRECAUTION

Un assassin vient de tuer un boutiquier et sa
femme ; il sort du magasin, ferme soigneusement
les portes et les volets, puis colle sur la devan-
ture l'indication classique :

Fermé : Pour cause de décès (!)

UNE MOLLE AISANCE

—Mais dites donc mon bon, vous gaspiller
votre argent d'une manière effrayante !

—Oh ! Je suis jeune encore, j'ai le temps de
mûrir !

—Oui, comme le font les poires... sur la
paille.

EXPLICATION RAISONNABLE

X..., un viveur connu, pourrait ajouter un
chapitre à " l'Art de ne pas payer ses dettes."

Dernièrement, il traitait quelques amis dans
un cabaret à la mode.

La fête terminée, il demande l'addition, la re-
garde négligemment et la solde rubis sur l'ongle.
Stupéfaction de l'assistance.

—Que voulez-vous, mes amis, murmure X...,
doucement... il n'y a que le premier repas qui
coûte !

IL FAUT TOUJOURS ETRE POLI

Dans un wagon au grand complet sept voya-
geurs ont le cigare à la bouche.

Le huitième, avec le ton de la plus exquise
politesse :

—Cela ne vous gêne pas, messieurs, que je ne
fume point ?

DÉCOUVERTE IMPORTANTE

Champoireau vient d'assister à une catastro-
phe de chemin de fer.

Il est très impressionné et va trouver le chef
de gare.

—Monsieur, lui dit-il, il est aujourd'hui avéré
que c'est toujours le premier wagon d'un train
qui est écrasé. Alors, pourquoi ne pas le suppri-
mer ?

TROIS SONNETS

I

LE CHOCOLAT
Brun et vêtu de canette,
Ce gentilhomme suborneur
Sous Ferdinand vint en Castille
Avec le galion d'honneur.

Aux alcôves des Incisilles,
Il prend des airs de rédempteur,
Et si l'amour lui dit : Docteur !
Son grand œil noir de plaisir brille.

Au moment du premier réveil,
Lorsque le bout d'un doigt vermeil
Cherche la tasse de vieux Sèvres,

À l'amoureuse le galant
Donne vite un baiser brûlant
Qui laisse du brun sur ses lèvres.

II

LE CAFÉ

Carillonneur de la pensée,
Nègre aux yeux d'or, puissants et doux,
De ma cervelle embarrassée
Fais déloger tous les hiboux.

Chanterai-je ton odysée ?
Depuis longtemps les marabouts
Sous les palmiers et les bambous
Aux Africains l'ont retracée.

Parlons plutôt de tes succès
Après des estomacs français.
Avec Racine pèle-mêle,

Seigné te mit dans un sac ;
Mais Voltaire ta vengé d'elle,
Et tu fus un dieu pour Balzac.

III

LE THÉ

Magnétiseur aux mains brûlantes,
Envoyé de l'Empire vert,
Qui rends les âmes nonchalantes
Aux recourts du Paris d'hiver.

Soutiens les forces chancelantes
De ces mondains qui, privés d'air,
Chaque nuit, victimes galantes,
S'étouffent en quelque concert.

Frère du spleen, Londres t'adore,
New York te chérit plus encore,
Moscou te sucre avec ferveur.

Mais, chez nous, malgré ta magie,
Si tu séduis un vrai buveur,
Ce n'est qu'aux lendemains d'orgie.

VALÉRY.

LE VRAI ARTISTE

Un visiteur.—Voici un portrait magnifique en
vérité, mais m'est avis que vous avez porté plus
de soins pour les mains que pour la figure.

L'artiste.—Oui c'est vrai, mais vous savez, ce
sont les mains qui payent,

LE CHIEN ET LE CHIAT

Pataud jouait avec Raton.
Mais sans gronder, sans mordre, en frère.
Les chiens sont bonnes gens ; mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.

Aussi, bien qu'il jurât toujours
Avoir fait patte de velours,
Raton, et ce n'est pas une histoire apocryphe,
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,

Enfonçait, tout en s'amusant
Tantôt la dent, tantôt la grille.
Pareil jeu dut cesser bientôt.
" Eh quoi, Pataud, tu fais la mine ?
Ne sais-tu pas qu'il est d'un sot
De se fâcher quand on badine ?
Ne suis-je pas ton bon ami ?
Prends un nom qui convienne à ton humeur maligne :
Raton, ne sois rien à demi :
J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui vous égratigne."

MOIS D'ENFANTS

La petite Jeanne dit à sa mère d'un air contrit ;

—Oui, maman, j'ai pris trois bonbons dans la commode.

—C'est très mal, mon enfant ; mais je te pardonne à cause de ton aveu.

—Alors, redonne m'en un... je n'en avais pris que deux.

La bonne.—Voyons bébé, est-ce que tu ne t'habitueras jamais à mettre tes bas dans le bon sens ?

Bébé.—Je demande pas mieux, Julie, mais tu sais, quand mes bas y sont percés, maman me dispute, et je voudrais cacher les trous pour qu'elle les voit pas ?

Dans un verger. Le propriétaire aperçoit un petit garçon ayant une pomme dans sa main.

—Que fais-tu là, petit voleur ? Attends que je t'attrappe.

—C'est la pomme, monsieur, qui est tombée toute seule, et j'esseyais à la remettre dans l'arbre.

Logique enfantine.

—Qu'est-ce que c'est que les anarchistes ? demandait un gamin à son grand père.

—Ce sont des gens qui veulent *saper* les bases de notre civilisation !

—Alors, ce sont des sapeurs ?

Un mot d'enfant terrible.

On est à table. La conversation languit.

Tout à coup bébé élève la voix :

—Dis, maman, pourquoi tu m'as défendu de parler du nez de ma tante ? Vois, elle n'en a pas.

On parle à table d'une jeune fille fort riche et surtout fort instruite.

—Oh, disait-on, elle possède même trois langues.

—Bébé, bas à sa mère, dis donc, petite mère, comme elle doit parler beaucoup.

Un mot d'enfant terrible.

—La fumée ne vous incommode pas, madame ? demande dans un wagon de première classe, un monsieur très distingué à sa voisine.

—Au contraire, monsieur, répond bébé : maman fume.

Bébé à sa maman :

—Dis donc, maman, qu'est-ce qu'un ange ?

—Un ange, c'est une petite fille qui a des ailes et qui s'envole.

—Ah !... Eh bien ! j'ai entendu hier papa dire à ma bonne qu'elle était un ange. Est-ce qu'elle s'envolera, dis ?

Et la maman d'un ton nerveux :

—Oui, mon enfant, dès demain, sans faute, à la première heure !

LETTRE A BÉBÉ

Un mot pour toi, bébé.—Qui peut l'avoir écrit ? Bébé ne le dira : ça, c'est chose certaine ; Car ces petits papiers, c'est papa qui l'a dit, On ne les montre pas. Salut ! mon capitaine.

Il faut la voir, Bébé, d'un air mystérieux Derrière un paravent déchirer l'enveloppe, Regarder si sa maman ne le suit pas des yeux, Et puis lire tout bas. Son petit cœur galope Et fait tie tac, tie tac ; moi, je l'entends d'ici, Et monsieur Joliceur, assis sur la fenêtre,

A moins qu'il ne soit sourd, a dû l'entendre aussi. Mais il veut, avant tout, ne rien laisser paraître, Car il est fort malin, quoique jeune matou. Il connaît déjà bien sa petite maîtresse ; Il sait que tout à l'heure, en lui sautant au cou, Elle dira la chose avec une caresse.

PAUL VARY.

Décembre 1889.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

No 1. L'autre jour, chez un encanteur à Montréal, on vendait un vieux tableau malpropre et déchiré.

—Allons, messieurs, un superbe tableau représentant Moïse...

Silence sépulchral.

—Allons, messieurs, voyez donc ce Moïse sauvé des eaux.

—En effet, fit un spectateur, on dirait qu'il sort d'un égoût !

No 2. Un poète apporta à Piron un gros cahier de vers, et le pria de l'examiner.

Quelques jours après, l'auteur de la *Métromanie* lui rendit son manuscrit.

—Quoi ! monsieur, point de croix ? s'écria le jeune homme avec satisfaction.

—Voulez-vous donc que je fisse de votre ouvrage un *cimetière* !

No 3. Monsieur C..., était logé à côté d'un maréchal ferrant. Quelqu'un, qui ignorait sa demeure, en demanda l'adresse à Piron.

—C'est répondit celui-ci, dans telle rue, à côté de son *cordonnier*.

No 4. En Georgie, avant la guerre, un voyageur rencontre un enfant noir, de sept à huit ans qui ôte son chapeau pendant une averse, et le cache sous sa veste.

—Pourquoi ôtes-tu ton chapeau ? lui demanda-t-il.

—Parce qu'il serait tout mouillé et qu'il se gâterait.

—Oui, mais la tête se mouille bien.

—Oh oui ! mais cela ne fait rien, répond l'enfant, car le chapeau appartient à moi et la tête, à mon maître !

No 5. Dernièrement un de mes amis rêva qu'il s'était noyé dans les environs de Laprairie ; il ne voulut plus ensuite aller sur l'eau crainte de rencontrer son cadavre.

No 6. Depuis longtemps un monsieur tire la sonnette à la porte de sa maison, tout à coup il aperçoit son portier assis sur le bord du trottoir fumant sa pipe. Il fait mine de ne pas voir son maître et se répète ces mots de l'évangile. "Frappez, on vous ouvrira ! La canne du boss ne se fit pas attendre..."

No 7. Morse l'inventeur du télégraphe et Bell l'inventeur du téléphone étaient les heureux époux de deux femmes *sourdes-muettes*. Les commentaires sont inutiles, mais cela nous montre ce que l'homme peut accomplir pourvu qu'on lui laisse la paix et la tranquillité.

No 8. En cour de police.

—Prévenu, on ne parle pas à la justice les mains dans ses poches.

—Pourquoi qu'on me défend de les mettre dans les poches des autres...

No 9. *Aphorisme* :

Un garçon se marie, il prend femme on ne lui dit rien, s'il prend un paletot on l'arrête, donc une femme vaut moins qu'un paletot.

No 10. Une jeune femme disait à son mari : Joseph, vous vous plaignez toujours des femmes et pourtant, s'il n'y en avait pas, comment feriez-vous ?

—Je les aimerais peut-être mieux.

No 11. Dans une buvette. Le garçon adressant à un jeune dude aux moustaches cirées. Que désirez-vous, monsieur ?

Le jeune dandin, en se gourmant. Donnez moi un verre de genièvre *genièvre*.

No 12. Différence entre un maître d'armes, une couturière bavarde et un bijoutier ?

Le maître d'armes pare les coups.

La couturière parle et coud.

Le bijoutier pare les cous.

Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

JOE.

Au jardin du Luxembourg.

On sonne la retraite du soir, et tous les promeneurs regagnent lentement la porte de sortie.

—Allons ! allons ! plus vite que ça ! grogne le gardien.

Puis il ajoute en bougonnant dans sa moustache :

—On a beau faire, il y en a toujours qui sortent les derniers !

Madame, qui a couru les magasins toute la journée, rentre en disant à son mari qu'elle meurt de faim.

—Eh bien ! pourquoi n'es-tu pas entrée chez un pâtissier ? lui dit celui-ci.

—Oh ! ce n'était pas la peine... je n'aime pas à dépenser l'argent inutilement.

—As-tu trouvé au moins ce que tu voulais ?

—Oh ! je crois bien, des amours de petits chapeaux à 95 francs !...

Puis, après un moment :

—J'en ai pris quatre.

Un assassin reçoit la première visite d'un célèbre avocat qu'on lui a donné d'office.

Aussitôt en présence, ils poussent tous deux un cri d'étonnement.

—Je ne me trompe pas, s'exclame l'assassin, mon avocat d'il y a vingt-cinq ans, en simple police !

—Tiens ! fait l'avocat, mon premier client ! Quel étrange hasard ! Je débutais.

—Moi aussi !

Puis l'assassin avec expansion :

—Ah ! nous avons fait notre chemin, depuis lors !

Justine arrive du marché.

—Elle ne paye pas de mine, votre dinde, lui fait observer sa maîtresse.

—Attendez seulement que je l'ai bourrée de truffes ; c'est comme madame quand elle n'a pas ses diamants.

A la porte d'un restaurant parisien.

Rosse Beef

Vin à dix sous et eau dessous,

Rat Goût de Mouton.

Le directeur d'une agence matrimoniale, homme admirablement placé pour tâter le cœur du beau sexe, racontait dernièrement que les veuves et demoiselles auxquelles il lui arrive de proposer un mari répondent invariablement par les trois questions suivantes :

—Comment est-il ? disent les jeunes filles.

—Quelle est sa position ? demandent les jeunes veuves.

—Vite ! où est-il ? s'écrient les veuves mûrissantes.

Mme la comtesse de Saint-F... est la plus belle femme du monde ; mais elle a un caractère détestable. Son mari disait dernièrement à un ami :

—Mon cher, je viens de faire mon testament. J'ai légué toute ma fortune à ma femme, mais à la condition qu'elle se remariera tout de suite après ma mort. De cette façon je suis sûr qu'il existera du moins un homme qui me regrettera.

LA GLOIRE DES NOIX LONGUES



Soprano.—Vrai! Les pilules de McGale
Sont d'une vertu sans égale

Chœur.—Unissons nos cœurs et nos voix
Pour chanter les fameuses noix.

Alto.—Moi, depuis que j'en fais usage
Je puis digérer le fromage.

Baryton.—Et nous courons de haut en bas
Sans la moindre crainte des chats.

LE SYLPHE DE LA COMÈTE

PETIT CONTE HISTORIQUE

C'était un beau soir d'automne, le ciel couvert de son riche manteau brillant d'étoiles célébrait la venue d'un astre fugitif, d'une comète lumineuse, et tandis que les pauvres savants dissertaient, discutaient, et arrivaient à découvrir qu'ils ne découvraient rien sur cette apparition céleste, le jeune châtelain de M..., assis sur l'un des balcons de son castel superbe, la regardait avec intérêt, en murmurant tristement :

—Que viens-tu nous annoncer, belle étoile à la longue chevelure? Est-ce la paix? est-ce la guerre? Est-ce le bonheur? est-ce le chagrin? Mais que m'importe? Tout ne vaut-il pas mieux que l'ennui?...

Et comme il se replongeait dans ses pensées vagues et languissantes, il en fut soudainement tiré par une apparition étrange : une boule de feu sortie du cœur de la comète descendait rapidement vers lui.

Aussi surpris qu'effrayé de ce phénomène étrange, le jeune homme se frotte les yeux pour s'assurer s'il n'est pas le jouet d'un songe ; mais, en les rouvrant, sa stupeur devient complète en voyant à ses côtés une petite sylphe diaphane et lumineuse.

—Qui es-tu ? fit-il sans se rendre même compte de ses paroles.

—Je suis le génie de la comète, répondit le gentil lutin d'une voix douce et argentine, et je viens te consoler.

—Me consoler ! exclama le jeune châtelain, rassuré par ces paroles protectrices. Tu me crois donc malheureux ?

—Oui, puisque tu t'ennuies... Et à mes yeux l'ennui est le plus grand fléau de la terre.

—Et comment me débarrasseras-tu de ce fléau ? demanda le jeune homme en soupirant.

—En te donnant un conseil, répondit le génie.

—Un conseil ! fit avec un geste de dédain le châtelain. Ce n'était pas la peine de venir du ciel pour cela, on en trouve assez sur la terre.

—Je le sais ; mais il y a conseil et conseil, comme il y a fagots et fagots... Tu vois ajouta le lutin avec un malicieux sourire, que nous sommes

tous lettrés, là-haut ; car nous connaissons votre Molière sur le bout de notre doigt. Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à mon conseil. Marie-toi.

Le jeune homme, partant d'un éclat de rire : —Ah ! ah !... tu prends le mariage pour une chose amusante ?

Le génie, avec gravité :

—Ne plaisantons pas, je te prie, sur les choses sérieuses. Tu t'ennuies parce que tu es seul et oisif. Eh bien, marie-toi, deviens le chef d'une famille, fais des heureux, et tu le seras.

—Mais, puisque tu me connais, tu dois savoir que c'est justement à quoi je pense, fit le châtelain d'un ton maussade.

Le lutin secoua les épaules d'un air dédaigneux :

—Oui, je sais que tu cherches une cassette, reprit-il en laissant échapper un soupir de ses lèvres de rose.

—Tu veux dire une héritière ? interrompit brusquement son interlocuteur.

—Bah ! cassette ou héritière, n'est-ce pas la même chose ? répliqua du même ton le petit sylphe léger.

—Alors, ton conseil est de prendre une femme sans dot ?

—Tu me crois donc un sot parce que je suis un génie, interrompit à son tour celui-ci. Non, non, nous marchons avec le progrès là-haut aussi bien qu'ici-bas ; je te laisse donc la latitude de prendre une dot si tu en trouves une. Seulement mon conseil se borne à ceci : —“ Honneur vaut mieux qu'argent, vertu mieux que richesse. ” — Mais pour mieux te convaincre, je veux te donner mes conseils en action. Regarde.

Et aussitôt parurent, devant le jeune homme surpris, deux cadres d'égale grandeur, mais différents d'aspect. L'un, en or, élégamment ciselé, était enrichi de pierres fines et de diamants ; l'autre, plus modeste, mais élégant aussi, aurait mieux su plaire aux yeux d'un véritable connaisseur. Tous deux cachèrent sous un voile le tableau qu'ils contenaient.

—Choisis, dit le génie au châtelain.

Celui-ci montra du doigt le plus riche des riches.

—Je m'y attendais... murmura le lutin. Eh bien, regarde... fit-il à haute voix.

Pendant que le voile qui couvrait l'image se levait lentement et que le jeune homme regardait avec curiosité, il lui sembla qu'il se détachait de lui-même, et il se vit en effet dans le salon de son château. Son ennui avait disparu, mais il était remplacé par la colère, qu'il cherchait à calmer en marchant à grands pas, tandis qu'une jeune et jolie femme, vêtue avec la recherche la plus élégante la plus riche, plongée négligemment dans un vaste fauteuil, laissait errer un regard vague sur le beau paysage qui se déroulait devant le château.

—Je vous le répète, ma chère, fit-il tout à coup en s'arrêtant devant la belle nonchalante, nous resterons ici tout cet automne. Depuis plus d'un an nous sommes en voyage. Il est bien temps de nous reposer un peu, pourtant, car notre santé et notre bourse n'y tiendraient pas, je vous le jure !

La jeune femme leva les épaules avec dédain, puis elle répliqua aigrement :

—Vous parlez toujours économie d'une façon ridicule. A quoi sert l'argent, je vous prie, si ce n'est pas à s'amuser ?

—A la bonne heure, dans des proportions raisonnables, reprit le promeneur non moins aigrement qu'elle. Mais vos prétentions sont absurdes.

—Ma dot ne l'était pas ! interrompit celle-ci brusquement. Et puisque vous m'avez épousée pour mon argent, laissez-moi la jouissance de mon argent.

Le jeune homme lança à sa femme un regard furieux qui se croisa avec un regard de haine ; puis il reprit sa promenade, et le silence dura quelques instants. Tout à coup un long bâillement l'interrompit.

—Je ne comprends pas une femme qui s'ennuie quand elle est mère, fit-il amèrement, en s'arrêtant brusquement devant le fauteuil où sa femme était plongée.

—Les enfants me fatiguent, vous le savez, reprit la jolie bâilleuse avec un léger embarras ; puis nos domestiques sont dévoués, et ils savent mieux les amuser que moi.

Un violent effort du curieux le fit sortir de ce tableau fatal qui se recouvrit de son voile pendant que l'autre cadre se découvrait à son tour et que le châtelain, à la fois spectateur et spec-

table, passait d'un tableau dans un autre. Mais celui-ci lui parut, au contraire, aussi doux au cœur que l'autre était triste et pénible. Il se retrouvait bien pourtant encore dans le même salon ; seulement, au lieu d'un sentiment de colère, c'était un sentiment de bonheur qu'il éprouvait, car voici ce qui l'entourait :

Une jeune femme, habillée avec une simplicité de bon goût, était assise près d'une fenêtre ouverte, un joli ouvrage à la main ; mais son aiguille paresseuse se tenait immobile entre ses doigts, pendant que ses regards s'arrêtaient avec amour sur une jolie petite blondine, bel ange aux doux yeux, plus bleus que les bluets de champs, laquelle, avec de bruyants éclats de rire, bombardait de fleurs et de baisers, en l'appelant papa, le jeune châtelain lui-même ; tandis qu'un petit garçon tout frais, tout bouclé et tout joyeux, à l'intention sans doute de soutenir la sœur dans ses attaques, grimpait lestement derrière son père pour lui fermer les yeux avec ses mains mignonnes.

Notre jeune curieux se serait oublié longtemps dans cette scène charmante, si un signe du lutin ne l'eût pas arraché à sa contemplation en lui montrant de nouveau le riche cadre placé devant lui. Il poussa un profond soupir de regret, et son bonheur s'envola ; mais cette fois quand de nouveau le voile du premier tableau se leva, il n'y figurait pas.

C'était la grande salle à manger de son même château pourtant. La table, richement couverte de vaisselle d'argent et de vermeil, des plus belles porcelaines et des mets les plus recherchés, était entourée par une société nombreuse ; on riait, on causait, on s'amusait enfin. La jeune femme du premier tableau présidait, comme maîtresse de maison, à ce festin.

—Y a-t-il longtemps, madame, que vous n'avez reçu des nouvelles de votre mari ? demanda d'une voix aigrelette une dame prétenueusement vêtue, quoique sur le retour, partant, ennemie mortelle de toutes les femmes encore jeunes et jolies.

—Très-longtemps, répondit d'un air distrait la châtelaine, tout en continuant avec son voisin une conversation qui semblait l'attacher.

—Et revient-il bientôt, continua l'officieuse.

—Je l'ignore, madame, fit sur le même ton la jeune femme.

À ce moment, un domestique présenta à sa maîtresse une lettre posée sur un plat d'argent. Celle-ci y jeta les yeux.

—De mon mari ! murmura-t-elle en rougissant. Puis elle dit vivement, à haute voix, au laquais de poser cette lettre sur la cheminée de

sa chambre, et elle reprit aussitôt la conversation un moment interrompue.

Le jeune homme détourna les yeux de ce tableau et rencontra l'autre tout découvert devant lui comme pour le consoler.

Il y retrouva encore la jeune femme, le blond lutin et la gentille espiègle ; seulement un voile de tristesse semblait étendu sur ces êtres charmants. La jeune femme travaillait toute rêveuse, la petite fille tapotait sur le piano d'un air maussade, tandis que le petit garçon écrivait, en mettant autant d'encre sur ses doigts que sur son papier.

—Mais, maman, est-ce que papa ne va pas bientôt revenir ? s'écria tout à coup la blondine ; je sais bien mon grand air, pourtant.

La jeune mère, en entendant ces mots naïfs, entremit un sourire et un soupir.

—Je l'attends tous les jours, ma fille, répondit-elle, et il sera bien content de toi quand il t'entendra, tu verras !...

Encouragée par ces paroles remplies de douces promesses, la gentille enfant frappait de plus belle les touches d'ivoire, quand une jeune bonne entra tout essoufflée en tenant une lettre à la main.

—De monsieur ! s'écria-t-elle d'une voix joyeuse, c'est de monsieur !

En entendant ces mots, la jeune femme et les deux enfants s'élançèrent avec bonheur vers la missive attendue.

Pendant que ces divers tableaux se déroulaient sous les yeux de son protégé, le génie de la comète le regardait avec malice.

—Comment trouves-tu mes conseils ? demanda-t-il enfin en voyant le jeune homme attendre.

—Sont-ils finis ? répliqua celui-ci avec impatience, car ces paroles qui tombaient glacées sur son cœur éteignirent promptement son émotion ; aussi évitait-il de répondre à la demande qui lui était faite.

—Pas encore, répliqua le lutin du même ton narquois. Regarde.

Et le beau cadre se découvrit de nouveau.

Il se sentit alors tout endolori, tout malade et se vit couché dans son lit.

—Mon Dieu, que j'ai soif ! murmura-t-il en cherchant des yeux s'il trouverait une tasse de tisane ou un verre d'eau auprès de lui. Ne voyant ni l'un ni l'autre, il se souleva avec effort, prit le cordon de la sonnette et sonna.

Personne ne vint. Alors il recommença, mais plus fort cette fois, et après un long temps encore un domestique entra enfin.

—Que demande monsieur ? fit celui-ci d'un air rogue.

—Je demande à boire, et je veux quelqu'un auprès de moi, dit le châtelain d'un air d'autorité.

—Quelqu'un ! Mais il n'y a personne de libre au château, monsieur, répliqua le laquais, madame donne un grand dîner ce soir, et nous sommes tous occupés.

Le malade soupira tristement.

—Eh bien, alors, je voudrais parler à madame ? fit-il plus doucement.

—Madame ! exclama le valet avec un petit haussement d'épaules fort significatif. Ah ! bien oui ! elle est sortie, madame ; il faut bien qu'elle amuse son monde, peut-être !

Puis il s'éloigna en fermant la porte brusquement, et murmura :

—Sont-ils donc ennuyés ces riches, quand ils sont malades. Il devrait bien y avoir un hôpital pour eux aussi.

—Lâche ! coquin ! s'écria avec colère le jeune châtelain.

Mais le tableau avait disparu.

Pourtant il se trouvait toujours malade, toujours couché ; seulement, cette fois il éprouvait une quiétude qui adoucissait ses souffrances. Auprès de son lit était assise la jeune femme du cadre modeste. Elle semblait triste et inquiète. Le petit garçon bouclé faisait une lecture à voix basse. La petite blondine, agenouillée, tenait dans ses mains mignonnes la main fiévreuse de son père qu'elle baisait de temps en temps.

Mais bientôt la porte s'ouvrit doucement ; un domestique entra portant sur une assiette une tasse de bouillon fumant, tandis que la jeune femme mettait vivement son doigt blanc sur ses lèvres pâlies pour lui recommander le plus profond silence.

—Adieu ! fit tout à coup le génie en s'élançant sur sa nuée lumineuse. Les tableaux fantastiques s'étaient envolés avec lui, en laissant le jeune châtelain de M..., non plus ennuyé, mais rêveur...

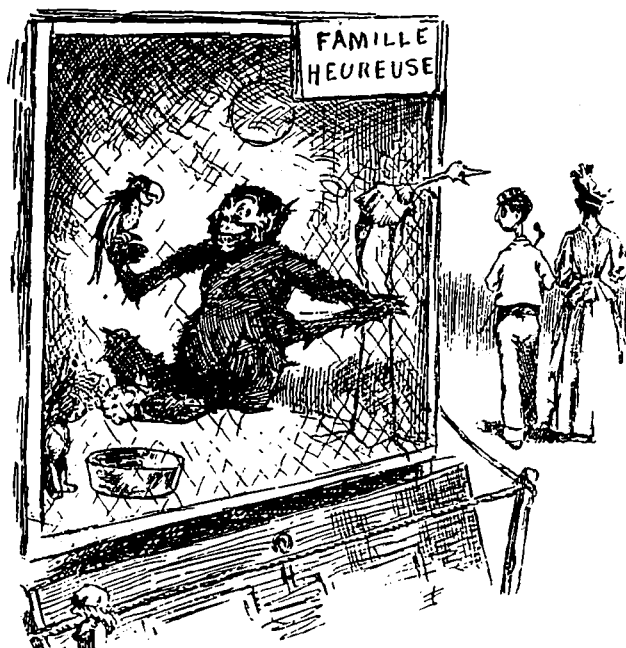
SUR UN GRAND PIED

On parlait dans un salon d'une dame dont les extrémités n'auraient certes pu entrer dans les pantoufles de cendrillon.

—Eile est toujours à court d'argent, disait quelqu'un.

—Ce n'est pas étonnant, a répliqué aussitôt une amie charitable, elle vit sur un si grand pied !

UN INSULTEUR CACHE



I
Jeune dame.—L'as-tu entendu ce polisson de singe qui disait :
" Creve-faim ! Vas-t'en ! "

II
Le singe, (à son ami le perroquet.)—Viens, que je t'embrasse. Que tu en as donc de la chance de pouvoir dire tout ce que tu veux !

UNE REVANCHE DE JEUNE FILLE

I

Au nord de l'Ecosse, non loin du cap Dunnet, est un immense rocher qui plonge sa base gigantesque dans les eaux. C'est le Kinrop, une magnifique excroissance granitique, constellée de géodes de quartz cristallisé ; quelque dieu marin le tira un jour des entrailles de la terre pour s'en faire un siège commode.

Les Romains, peu scrupuleux dans leurs procédés avec leurs dieux, détrônèrent plus tard le triton malheureux, et établirent un poste militaire au sommet du Kinrop. Les Romains furent classés en 448, et remplacés par les Calédoniens, qui cédèrent la place aux Anglo-Saxons. Le roc de Kinrop changea ainsi une douzaine de fois de maître ; enfin il devint la propriété de messire Rolfe de Kervick, un brave compagnon de Guillaume le Conquérant, qui, rôdant par hasard dans la contrée et trouvant le rocher à sa guise, s'y fit bâtir une forteresse où il s'installa avec bonne garnison.

En peu d'années, le Normand transplanté en Ecosse devint un puissant baron ; un hameau s'éleva au-dessous de son manoir ; des pêcheurs vinrent habiter le hameau, et, de loin comme de près, on ne parla plus qu'avec respect du noble seigneur de Kinrop. Celui-ci, en mourant, laissa son titre, son pouvoir et son nouveau nom à son fils Kervick, qui les transmit à Kerveick, dont héritèrent Herveick, puis Harweick, puis Harsweick, puis Harsweigh.

Grâce aux changements subis par ce nom en passant d'une génération à l'autre, l'Angleterre possède aujourd'hui une famille Harweigh de Kinrop, dont l'écu porte un rocher de sable sur champ d'argent, surmonté d'un tortil de baron.

En 1858, l'héritier de cette noble maison était Son Honneur le baron Murphy, lequel siégeait à la Chambre des communes de Londres, possédait deux mille arpents de terre en Ecosse, cent soixante serfs en Irlande, et une charmante fille, indépendamment d'une multitude d'autres biens qu'il serait fastidieux d'énumérer.

L'été dernier, Son Honneur le baron Murphy de Harsweigh dit à sa fille :

— Miss Anna, le soleil est chaud, le brouillard de charbon est noir, les eaux de la Tamise sont pestilentielles, et je crains d'attraper le spleen... Nous partons pour Kinrop.

— Partons pour Kinrop, dit miss Anna ; nous emmènerons mon king's-charles Toby et mon fiancé Théobald de Kentemark.

Le lendemain, on s'embarqua en chaise de poste et l'on roula vers l'Ecosse.

Pendant le trajet, milord eut le temps d'oublier son spleen, miss Anna l'occasion de jouer maint méchant tour à son fiancé, et sir Théobald le loisir de devenir jaloux du king's-charles.

Et il y avait vraiment de quoi : miss Anna aimait tant son chien ! et miss Anna était si belle !

« Une suave fleur de l'Orient dorée par la brise du nord, » avait coutume de dire Théobald, qui était poète.

C'est en Orient que se trouve la Perse ; je déteste les comparaisons où il est question de l'Orient.

Cependant la voiture roulait toujours ; vers la fin du neuvième jour, elle se brisa contre une borne de la route. Mais, à travers la brume du soir, on apercevait le rocher de Kinrop, son château planté là-haut comme l'aigle, son hameau accroché à ses flancs comme une immense huitre, et la petite baie où se réfugiaient en temps d'orage les bateaux pêcheurs.

— Etes-vous blessée, miss ? demanda Théobald en enlevant prestement la jeune fille.

— Non, Dieu merci !

— Et vous, milord ?

— Goddam ! exclama milord.

— Shocking ! dit tout bas Anna.

Un petit jappement plaintif, douloureux comme un cri d'agonie, vint interrompre la conversation.

— Toby ! mon pauvre Toby ! s'écria Anna.

Elle s'élança vers les débris de la chaise de poste, y plongea sa petite main gantée de frais, puis la retira avec le corps sanglant et inanimé du king's-charles.

— Mort ! dit-elle avec stupeur ; mort !... Une larme jaillit de sa prunelle bleue.

— A quelque chose malheur est bon, murmura Théobald : et un méchant sourire vint à ses lèvres.

Miss Anna entendit les paroles et vit le sourire... et miss Anna pensa : « Je me vengerai ! »

II

Il y avait à cette époque à Kinrop un pêcheur, vigoureux gars de vingt-quatre ans, que les ingénues de l'endroit avaient surnommé le beau Quentin.

Le beau Quentin était taillé en Hercule ; néanmoins il méritait son surnom, qui n'était pas, du reste, son seul titre à la popularité et la seule corde de son arc.

Né dans les montagnes, il avait longtemps fait le métier de berger. Mais une aventure, peu extraordinaire en apparence, l'avait déterminé à changer de profession.

Un soir, il se trouvait avec son père et sa sœur dans une des parties les plus sauvages des Highlands. Le vieux pâtre dormait, les deux enfants chassaient l'ennui de la solitude en devant de choses qu'ils devinaient plutôt qu'ils ne les avaient vues. Tout à coup le chien poussa un hurlement plaintif, se roïdit sur ses jambes, et le poil hérissé, l'œil en feu, les lèvres écumanantes, donna les signes d'un profond effroi. Les deux petits montagnards, superstitieux comme on l'est dans leur pays, se serrèrent l'un contre l'autre, attendant avec anxiété le danger inconnu qui les menaçait. Ils virent dans le crépuscule une ombre vague, celle d'un loup sans doute, passer comme l'éclair non loin d'eux. Ce fut tout ; mais tel était l'empire que prit sur Quentin cette frayeur d'un instant, qu'il s'enfuit le lendemain et s'embarqua sur un navire en partance dans le port le plus voisin. Depuis lors, il avait beaucoup voyagé, vu bien des pays, et, comme mon homonyme de Nautua, il savait à merveille dire ce qu'il avait vu et senti.

Les pêcheurs de Kinrop se pressaient à l'envi autour de lui pour entendre ses prodigieux récits, et le nouvel Ossian, lâchant bride à son imagination et à sa mémoire, captivait des heures entières l'attention de son auditoire. Pendant ce temps, la vigilance des parents s'endormait et le cœur des jeunes filles battait plus fort.

Si jamais je me fais séducteur, je commencerai par apprendre à conter des histoires. Les histoires sont le chloroforme de l'intrigue, tout comme l'argent en est le nerf.

Donc, le beau Quentin était la merveille de Kinrop... ce qui ne plaisait pas absolument à sir Théobald de Kentemark, lequel avait remarqué, non sans humeur, les rapports alarmants qui semblaient régner entre le pêcheur et miss Anna.

En effet, depuis quinze jours environ que milord Murphy, s'était établi en son manoir, la jeune fille avait pénétré deux ou trois fois dans la cabane de Quentin, et ses visites étaient d'autant plus inquiétantes qu'elles étaient entourées de précautions et de mystère.

« Que peut faire miss chez le paysan ? » se demandait Théobald. Et plus bas, il se faisait cette observation, que l'on avait vu des reines épouser des bergers.

La remarque pouvait conduire loin ; elle exalta la jalousie naturelle de Théobald et fit naître dans sa cervelle de poète mille idées extravagantes.

Pour comble de malheur, il surprit une fois, du haut de son observatoire ordinaire, miss Anna tendant sa main blanche et fine au beau Quentin, et le beau Quentin baisant galamment la main de miss Anna.

Pour le coup, sa fureur contenue déborda. Pâle, haletant, le regard égaré, il se précipita dans le salon où milord Harweigh calculait ce qu'il faudrait de rayons de soleil et de mètres cubes d'air pur pour faire de l'Angleterre un pays habitable.

— Milord, s'écria sir Théobald, nos engagements sont rompus et je retire ma parole...

— Hein ! fit milord sans sortir de son flegme.

— Je dis que votre fille ne s'appellera jamais milady Kentemark.

— Comment s'appellera-t-elle alors, sir Théobald ?

— Ce que vous voudrez, ou plutôt ce qu'elle voudra elle-même... mistress Quentin, peut-être !

— Vous dites ?

— Mistress Quentin, et elle ira vendre au marché voisin le poisson pêché par son mari.

« Si le brouillard de Londres donne le spleen, le vent de Kinrop dérangerait-il les cerveaux ? » se demanda Harsweigh avec une nuance d'inquiétude.

— Adieu, milord, reprit Théobald, chez qui la sensibilité naturelle reprenait le dessus, adieu, milord ; je vais aller au loin oublier que j'ai aimé une ingrate.

Le baron commençait à s'impatienter.

— Sir Théobald, dit-il, voudrez-vous m'expliquer d'où vient votre étrange résolution ?

— De ce que miss Anna me trompe et préfère les séductions d'un manant au nom et à l'affection d'un gentilhomme ; le pêcheur Quentin au comte de Kentemark !

— Vous rêvez, monsieur mon gendre, ou bien, *by God !* vous êtes fou !

— Ni l'un ni l'autre, mon père, dit tout à coup une voix joyeuse et fraîche, celle de miss Anna, qui venait d'entrer sans bruit.

— Il serait donc vrai ?...

— Oui, mon père, répondit la jeune fille en baissant les yeux avec plus d'espièglerie que de honte.

— Vous osez avouer votre faute ? dit sir Théobald. Ah ! miss Anna, vous ne connaissez pas le cœur que vous déchirez !

— Sommes-nous donc au théâtre de Covent-Garden, que vous jouez ainsi la comédie, sir Théobald ?... Mon père, si Son Honneur veut quitter Kinrop, je ne m'y oppose pas.

— Mais ceci dépasse les bornes, s'écria milord Murphy. Veuillez me dire, ma fille, quel sujet de mécontentement votre fiancé peut avoir contre vous ; veuillez m'expliquer votre propre conduite.

— Hélas ! mon pauvre Toby était mort, répondit Anna avec un embarras mutin.

— Eh bien !

— Il fallait bien le remplacer...

— Après ?...

— Suis-je cause, après tout, si Son Honneur le comte a poussé l'indiscrétion jusqu'à m'épier... ?

— Arrivez au fait, ma fille.

— Le fait, le voici : j'ai appris que le pêcheur Quentin possède un magnifique perroquet qu'il a rapporté des îles, le désir me prit de le posséder en remplacement de Toby... Mes visites au bureau Quentin n'avaient pas d'autre but, ajouta-t-elle en se tournant vers son fiancé... Si vous voulez quitter Kinrop, sir Théobald, vous êtes libre.

— Il serait vrai !... s'écria le comte, à la fois honteux et charmé.

— En douteriez-vous, sir Théobald ? dit la jeune fille, en accompagnant ces paroles d'un regard limpide et calme.

— Dieu m'en garde, miss ! J'aime mieux reconnaître ma faute et implorer mon pardon.

— Vous ne voulez plus partir ?

— Pas avant d'avoir obtenu, dans la chapelle de Kinrop, le droit de vous appeler ma femme.

— J'y consens, milord ; mais à une condition.

— Laquelle, miss Anna ?

— Que le pêcheur Quentin sera invité à nos noces.

Sir Théobald était trop heureux et trop repentant pour ne point accepter de grand cœur cette légère expiation.

III

La semaine dernière, j'étais invité à passer la soirée avec sir Théobald de Kentemark et sa femme, qui habitent un fort joli hôtel de la rue d'Anjou Saint-Honoré. C'est, selon moi, le plus heureux des ménages ; milady est une jeune femme riieuse, charmante et espiègle comme un enfant ; milord s'est guéri de sa jalousie, et, dans son ravissement d'être délivré d'un si gros défaut, il a appris lui-même à Jacquot, le perroquet des îles, cette phrase proverbiale et pour lui de remarquable mémoire : *A quelque chose malheur est bon !*

Différences d'accent :

L'autre jour, un noble Portugais présentait ainsi un de ses parents :

— Dom Alvar, mon veau frère qui est beuf !

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

DENIER A DIZU

Aujourd'hui le *denier à Dieu* est la pièce de monnaie que l'on donne comme arrhes aux serviteurs qu'on prend à gages, au propriétaire qui vous accorde quelque chose en location, à la personne à qui l'on achète quelque objet :

Deux cents francs un garçon, sans le *denier à Dieu*, sabots, blouse et chapeau pour la première année.

(P.-L. COURIER, II, p. 278.)

Mais pendant le moyen âge cette expression avait une signification toute différente.

Nos religieux ancêtres étaient dans l'usage de donner un *denier*, petite monnaie valant le douzième du sou, comme pour rendre Dieu garant et témoin d'un marché, usage auquel fait allusion le passage suivant, où Pathelin dit au marchand qui lui vend du drap :

Dieu sera
Payé des premiers, c'est raison
Voici ung *denier*, ne faisons
Rien qui soit où Dieu ne se nomme.

(*Farce de Pathelin*, p. 12, Lyon, 1538.)

Cette contribution, qui fut convertie en impôt véritable pour plusieurs corporations (les orfèvres de Paris, par exemple, étaient tenus de verser dans la *boîte de saint Eloi* un denier pour toutes leurs ventes), s'employait ordinairement en aumônes. Cela suffirait à expliquer la dénomination de *denier à Dieu* (denier offert à Dieu.) On sait que la charité a toujours été présentée comme étant d'institution divine par les moralistes, les ministres de tous les cultes et les poètes, depuis Homère jusqu'à V. Hugo.

JETER UN VILAIN COTON ET FILER UN VILAIN COTON

En parlant des plantes, des arbres et des animaux, on emploie le verbe *jeter* pour signifier produire, mettre dehors, témoin ces exemples :

Il accourt ; devant lui l'herbe *jette* des fleurs.

(ANDRÉ CHÉNIER, *Hylas*.)

Parmi les animaux, les uns *jettent* des œufs, les autres sont vivipares.

(VOLTAIRE, *Siège nat.*, XXIX.)

L'arbrisseau portant le coton *jette* de petites pommes, lesquelles s'approchant de maturité s'entr'ouvrent en croix à la pointe, comme la grenade, par là faisant jour au coton.

(OLIV. DE SERRES, *Th. d'Agric.*, 717.)

Lorsque, par suite du développement de l'industrie cotonnière, on s'aperçut que les cotonniers, devenus malades, donnaient de moins bons produits, on dit qu'ils *jetaient un vilain coton*, et, de la manière la plus logique, à mon avis, on appliqua cette expression à une personne dont la santé allait s'altérant, et, au figuré, à celle dont le crédit ou la réputation était fortement compromise.

Après que les machines à filer le coton furent inventées, machines qui permettent aujourd'hui à la ville de Liverpool d'expédier annuellement, dit la France du 19 janvier, assez de toile de ce textile pour faire cinquante ceintures au globe terrestre, une locution analogue à la précédente se forma : comme on dut dire d'une de ces machines qui s'usait, qui se détériorait, qu'elle *filait un vilain coton*, on employa la même phrase en parlant d'une personne dont la santé s'affaiblissait ; et, à partir de ce moment, notre langue compta deux expressions, *jeter un vilain coton* et *filer un vilain coton*, propres l'une et l'autre à signifier qu'une personne tire vers sa fin.

Quand la première de ces expressions était encore la seule des deux qui existât dans la langue proverbiale (la seconde me semble n'y être entrée qu'après 1771, époque où Arkwright, l'inventeur des machines à filer le coton prit son brevet d'invention,) on disait d'une chose qui, mal entreprise, devait nécessairement produire de mauvais effets, *cela jettera un beau coton* :

mais je dois prévenir que cette expression ironique, déclarée "basse" par De Caillères en 1690, est bien rarement employée aujourd'hui.

LANTERNE SOURDE

Quand l'anglais dit *dark-lantern* (lanterne obscure,) l'allemand *Blendlaternen* (lanterne aveugle,) l'italien *ciaca* (aussi lanterne aveugle,) l'espagnol *farol de ronda* (fanal de ronde) et le portugais *lanterna de furto-fogo* (lanterne à feu caché,) il y a lieu de se demander comment il se peut que le français dise, lui, *lanterne sourde*.

Mais ce qualificatif que, de prime abord, on est surpris de trouver auprès de substantif *lanterne*, n'est point inexplicable, si l'on veut bien remonter à la signification qu'il avait dans la langue latine.

En effet, dans cette langue, *surdus*, dont nous avons fait *sourd*, se disait (autant du moins que j'ai pu en juger par la lecture des exemples qu'en fournissent le Dictionnaire de Quicherat et celui de Freund) de toute perception faible concernant l'un quelconque de nos sens. Or, dans *lanterne sourde*, la seule expression française peut-être où un substantif désignant un objet lumineux soit accompagné d'un adjectif qui semble avoir trait au bruit, *sourd* se rapporte non pas à l'impression faite sur le sens de l'ouïe, mais bien à celle qui se produit sur le sens de la vue ; il veut dire ici *incisible, obscur, sombre*.

POT-POURRI

En France, on donnait autrefois le nom de *pot-pourri* (qui n'est autre que lolla *potrida* de l'espagnol) à un composé culinaire dont la description suivante se trouve au chapitre XXII des *Contes d'Entrapel* :

Du temps du grand roy François, on mettoit encore en beaucoup de lieux le pot sur la table sur laquelle y avoit seulement un grand plat garni de bœuf, mouton, veau et lard et la grand brassée d'herbes cuites composées ensemble, dont se faisait un brouët, vray restaurant et elixir de vie, dont est venu le proverbe : *la soupe du grand pot et des viandes le pot pourri*. En cette meslange de vivres ainsi arrangée, chacun y prenoit comme bon luy sembloit, et selon son appétit, tout y couroit à la bonne foy.

Le pot-pourri du vieux temps, macédoine d'herbes et de viandes diverses, offrait un objet de comparaison pour les ouvrages littéraires formés de parties assemblées sans ordre, sans choix ni liaison ; on s'est servi naturellement de *pot-pourri* pour les désigner, et, plus tard, on l'a appliqué encore à différentes espèces de fleurs et d'herbes odoriférantes mêlées dans un même vase, à un morceau de musique composé de différents airs connus, et enfin à une chanson dont les couplets ne se chantaient pas sur le même air.

MANGER DE LA VACHE ENRAGÉE

On voit dans le *Traité de la Police* (liv. V, p. 1275) que la chair de vache a toujours été regardée comme inférieure à celle du bœuf ; de sorte que, la qualité des mets dont on se nourrit étant en quelque sorte le thermomètre du bien-être, on a probablement dit d'abord *manger de la vache* pour signifier, au figuré, éprouver un certain degré de misère, comme semble d'ailleurs l'établir le passage suivant de la *Satyre Ménippé* (édit. Charpentier, p. 128) :

Avons-nous pas consommé peu à peu toutes nos provisions, vendu nos meubles, fondu nostre vaisselle, engagé jusques à nos habits pour vivre bien chétivement ? où sont nos sales et nos chambres tant bien garnies, tant diaprées et tapissées ? où sont nos festins et nos tables friandes ? nous voilà réduits au lait et au fromage blanc comme les Souyesses ; nos banquets sont d'un morceau de *vache* pour tout metz...

Puis, quand on a voulu exprimer comme le superlatif de cette misère, on a dit de celui qui en avait souffert qu'il *avait mangé de la vache enragée*, un tel mets constituant la plus horrible réfection que la tyrannie de l'estomac puisse vous obliger à prendre.

EAU DE JAVELLE OU EAU DE JAVEL

Jusqu'au milieu de notre siècle au moins on a écrit *Javelle*, le nom de l'endroit où se fabrique l'hypochlorite de potasse, et voici quelques citations comme preuve de ce que j'avance :

Les guinguettes sont tous les cabarets établis un peu au-dessus des différentes barrières des entrées de Paris. Telles sont : les Porcherons, la Nouvelle-France, la Petite-Pologne, la plaine des Sablons, celle de Grenelle et le moulin de *Javelle*, Vauginard, etc.

(HURTAUT et MAGNY, Dict. de Paris, III, p. 199.)

On peut assainir les boyauderies et détruire les miasmes infects qu'elles exhalaient en se servant de l'eau de *Javelle*.

(FRANCEUR, Technol., p. 371.)

Javelle est un hameau du département de la Seine, à 5 kilomètres ouest de Paris (rive gauche).

(BOUILLET, Dict. d'hist.)

Plus tard on a écrit aussi *Javel*, et l'on trouve dans l'*Almanach Bottin* pour 1880 (p. 397, col. 1) :

Société anonyme de la manufacture de *Javel*, produits chimiques pour l'industrie et l'agriculture, quai de *Javel*, 83.

Mais, selon moi, c'est une faute ; car lorsqu'on écrit encore *Grenelle* comme autrefois, pourquoi donc ne pas accorder une faveur analogue à *Javelle* ?

ETRE SUR LES CROCHETS DE QUELQU'UN ;
ETRE AUX CROCHETS DE QUELQU'UN

Quand on donne à quelqu'un les moyens de subsister, c'est-à-dire qu'on lui fournit les choses nécessaires à cet effet, on dit qu'on le *soutient* ; preuve ces exemples :

Il se trouve qu'à Tournay et à Ferney je nourris cent cinquante personnes ; on ne *soutient* pas cela avec des vers alexandrins et des banqueroutes.

(VOLTAIRE, *Lett. d'Argental*, 19 déc. 1766.)

Il emploie tous ses revenus à décorer les églises, à *soutenir* les ouvriers indigents, et à soulager les infortunés de toutes les classes.

(Mme DE GENLIS, *Mères Ric.*, t. II, p. 358.)

Mais on *soutient* aussi ce qu'on porte sur des crochets (cette espèce de hotte ouverte sur laquelle les portefaix et les commissionnaires placent les objets qu'ils portent à dos,) et c'est cela peut-être qui a fait dire, dans une acception défavorable, de quelqu'un qui vit aux dépens d'une autre personne, qu'il *soutient*, au premier sens, par cette personne, qu'il *est sur ses crochets* ou qu'il *est à ses crochets*.

BONNE CUISINIÈRE

En soirée.

—Je suis peinée, monsieur, de ne point voir votre sœur ici ce soir.

—Je vous prie de l'excuser, madame, elle est allée à la leçon de cuisine cet après-midi, et comme vous savez, les élèves doivent manger ce qu'elles ont apprêté. Elle n'en est pas encore remise.

LA VIE EST TROP COURTE

Monsieur Sans le Sou (à la porte du tombeau).—Ah ! si seulement je pouvais vivre jusqu'à ce que nos dettes soient payées !

Le Docteur.—C'est vrai, mais, voudriez-vous vivre éternellement ?

Un vrai pochard pleurait à fendre l'âme en suivant le convoi de sa belle-mère.

—Modère un peu de ta douleur, mon cher, lui dit un de ses amis. Tu as l'air d'une borne-fontaine.

—Impossible, mon ami, répondit le bonhomme de gendre, figure-toi que c'est la première fois que je sors avec ma belle-mère sans me disputer avec elle.

LA PHILOSOPHIE DU BAISER

LES PASSANTS ET LES CHIENS



I

Le baiser hypocrite.



II

Le baiser de l'innocence.

N'ayant plus rien de mieux à faire,
 Deux amis le soir d'un beau jour,
 Se promenaient, causant des intrigues de cour,
 Parlant de plaisir ou d'affaire.
 De sa niche ou de son taudis,
 Un roquet tout à coup s'échappe,
 Les poursuit en jappant. Au bruit du chien qui jappe
 Il en vient cinq, il en vient dix,
 Il en vient quinze, il en vient trente,
 Jappant à qui mieux mieux, d'une voix différente.
 Nos gens en étaient étourdis :
 — Ne cesserez-vous de nous rompre la tête ?
 S'écrie enfin l'un d'eux empoignant un caillou.
 — Passons, lui dit l'autre, es-tu bête ?
 (Il aurait pu dire : " Es-tu fou ?"
 Le mot eût été plus honnête)
 Corrige-t-on des chiens! Notre homme avait raison :
 A cent pas ils étaient à peine
 Qu'on n'entendit plus rien. Enroués, hors d'haleine
 Les roquets étaient tous rentrés à la maison.

Des bons humains tel est aussi le caractère :
 Leur critique aux passants est quelquefois sévère ;
 Contraints à la souffrir, sachons nous y ployer :
 Quand ils seront las d'aboyer,
 Les gens finiront par se taire.



III

Le baiser de la persuasion (pour avoir un paletot en sealskin.)

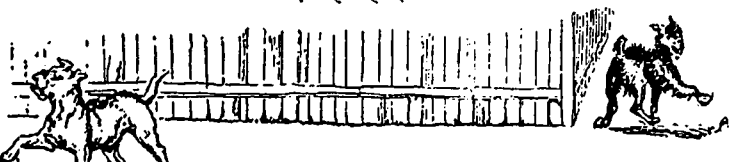
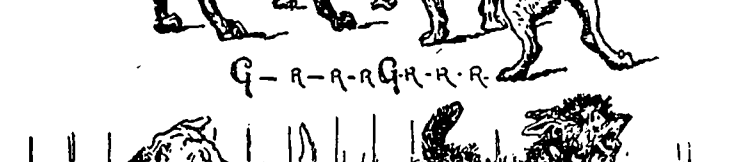
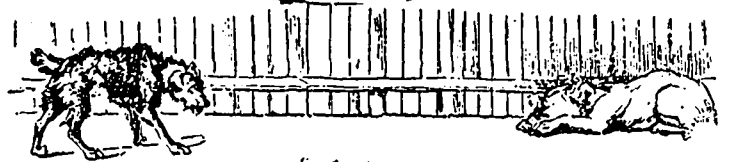
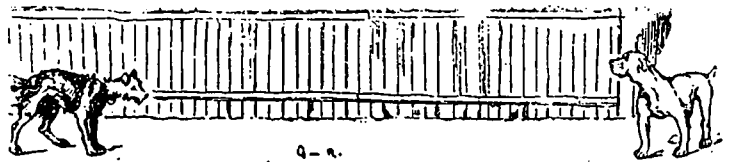


IV

Pris sur le fait.

— Ah ! disait hier un bon bourgeois du Marais si ma pauvre femme n'était pas morte, nous célébrerions aujourd'hui nos noces d'or.
 — Vous l'avez perdue l'année dernière ?
 — Oh ! non. Il y a quarante-neuf ans !

L'HISTOIRE DE BIEN DES HOMMES



MORALE : Les plus fanfarons ne sont pas toujours les plus hardis.



V

Le baiser de main du temps des chevaliers.



VI

Le baiser esthétique.



VII

Les parents qu'il est permis d'embrasser.



VIII

Les parents des autres qu'il n'est pas permis d'embrasser.

UN MOT DE TROP



Monsieur Complaisant tâchant de trouver une danseuse à un ami trop timide qui n'a pu faire d'engagement à temps.—Permettez-moi de vous présenter M. Jenkins. Je suis certain, n'est-ce pas, mademoiselle, que vous n'avez pas rempli votre carnet.

CÉRÉMONIE INTERROMPUE



Le ministre.—Mademoiselle Pumpkin, vous ne pouvez pas être baptisée aujourd'hui. L'homme qui a fait le trou dans la glace est parti avec la hache.

PAS D'ALTERNATIVE



Avocat, (à son clerc.)—Mon enfant, vous allez entrer dans la profession. Ne touchez jamais à une cause que votre conscience vous reprochera d'accepter...

Le clerc, (l'interrompant.)—Mais comment cela! Hier encore vous avez défendu ce voleur de Mike Banglar!

L'avocat.—Vous ne n'avez pas laissé finir: "Que votre conscience vous reprochera d'accepter, ou sortez de la profession."



CHAUFFE TON VOISIN

PRÉDICTION POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

Décembre, le *December*, dixième mois de l'année romaine.

Noël est-il venteux,
Il est avantageux;
Voici l'expérience:
Des fruits en abondance,
Aurons, chaque saison,
Lorsque nous y serons.
Ici l'homme propose,
Mais c'est Dieu qui dispose,
Étant maître de tout,
Et l'on serait bien fou
De croire le contraire.
Pour que tous nous prospère.
Attendons de sa main
Notre unique et vrai bien.
Et pour notre assurance,
Vivons dans l'espérance.

Jours de crise pour les personnes qui tombent malades, avec les jours qui sont heureux.

JOURS DE LA LUNE

Celui qui tombe malade le premier jour de la lune le dit jour sera mauvais.
Deux, bon. Trois, le malade le sera seize jours.
Quatre, malade longtemps.
Cinq, mauvais augure s'il tarde à guérir.
Six, il faut craindre Sept, bon.
Huit, il n'y a point de danger.
Neuf, il y a à craindre la mort.
Dix, mauvais.
Onze, il guérira ou mourra bientôt.
Douze, il y a péril de mort jusqu'à quinze.
Treize, il souffrira de grandes douleurs.
Quatorze, courte maladie.
Quinze, s'il n'amende en quatre jours, il y a à craindre la mort.
Seize, il guérira.
Dix-sept, il y a péril de mort avant quatre jours.
Dix-huit, longue maladie, mais sans danger.
Dix-neuf, dans quatre jours il guérira.
Vingt, il y a péril de mort jusqu'au quinze.
Vingt-et-un, bon.
Vingt-deux, peu à peu il guérira.
Vingt-trois, il y a du danger.
Vingt-quatre, il guérira le dix ou le douze.
Vingt-cinq, si dans quatre jours il ne meurt, il en réchappera.
Vingt-six, mauvais.
Vingt-sept, péril de mort.
Vingt-huit, mauvais.
Vingt-neuf, peu à peu aura la santé.
Trente, d'une maladie il retombe dans une autre.

PRÉSAGES GÉNÉRAUX TIRÉS DES ACCIDENTS NATURELS ET APPLICABLES A TOUTE L'ANNÉE

I.—Présages tirés du soleil.

ESPEREZ DU BEAU TEMPS

Si le soleil se lève sans qu'il y ait de nuages qui le couvrent.

Si les nuages qui couvraient le soleil à son lever, s'éclaircissent, se dissipent ou gagnent le couchant.

Si le soleil se couche sans être couvert ni entouré de nuages.

ATTENDEZ LE MAUVAIS TEMPS

Si le soleil se lève fort rouge, ou brun, ou pâle.
Si le soleil, à son lever, paraît ovale.

Si le soleil, à son lever, est couvert de nuages obscurs, noirs, découpés, déchirés, ou de différentes couleurs.

Si le soleil, à son lever, a des rayons pâles brisés.
Si le soleil a un petit nuage qui marche devant lui.

Si le soleil, peu de temps après son lever, se couvre de nuages.

Si le soleil semble se lever avant son heure, parce qu'on voit au levant comme un feu vif avant de voir le soleil.

Si le soleil se couche très rouge ou pâle, ou de plusieurs couleurs mêlées.

Si le soleil se couche dans un gros nuage de façon qu'on ne puisse pas distinguer le moment de son coucher.

Si le soleil, à son coucher, paraît plus petit qu'à l'ordinaire.

II.—Présages tirés de la lune.

ESPEREZ LE BEAU TEMPS

Si, durant la nuit, la lune est très claire, fort blanche et éclatante.

Si la lune n'est pas entourée et accompagnée de nuages.

S'il ne passe pas fréquemment des nuages qui en dérobent la vue et en ôtent la clarté.

ATTENDEZ LE MAUVAIS TEMPS

Si le soir, ou durant la nuit, la lune est pâle, ou obscure, ou trouble, ou fort rouge.

Si la lune est entourée de nuages.

Si la lune a un cercle blanc ou rouge.

Si la lune a les cornes épaisses ou obscures, ou les pointes du croissant noires.

Si la lune est fréquemment couverte de nuages qui empêchent qu'elle n'éclaire.

III.—Présages tirés des étoiles.

ESPEREZ LE BEAU TEMPS

Si les étoiles sont très blanches et fort claires.

Si les étoiles sont brillantes et étincelantes.

Si les étoiles ne sont pas fréquemment cachées par des nuages.

Si les étoiles paraissent très nombreuses et petites.

ATTENDEZ DU MAUVAIS TEMPS

Si l'on ne voit aucune étoile.

S'il paraît très peu d'étoiles.

Si les étoiles sont obscures ou sans éclat.

Si les étoiles disparaissent souvent à la vue.

Si les étoiles paraissent plus grandes qu'elles ne le sont d'ordinaire.

L'ÉCHO SINGULIER

(Pour le SAMEDI)

Ces jours derniers, chez madame Arabelle, Danis vantait un écho merveilleux
 « Bah ! lui répond certain marquis joyeux
 Un tel écho n'est qu'une bagatelle,
 —Mais savez-vous, marquis, pour en parler,
 Qu'il redit tout, neuf ou dix fois ? Tarare !
 C'est dans mon parc, c'est là qu'il faut aller

Lorsqu'on veut entendre un écho rare...
 —Plus rare ? Oh ! oui. Parbleu ! nous l'entendrons,
 Car dès demain sans faute nous irons.
 —A demain, soit ! « j'y compte ; point d'excuse »
 —Le marquis sort méditant quelque ruse
 Rentre à l'hôtel, demande Sancho,
 Son vieux laquais. — Tu passes pour habile :

S'il le fallait, ferais-tu bien l'écho !
 —Oui-dà, monsieur, car rien n'est plus facile
 Dites-moi *ho !* je vais répéter *ho !*
 —Ecoute donc l'ordre que je te donne :
 Demain matin nous irons au château ;
 Dans un bosquet, près de la pièce d'eau,
 Va te cacher sans rien dire à personne :

Là, par degrés, affaiblissant ta voix
 Comme un écho répète au moins vingt fois
 Ce que viendra te crier l'un ou l'autre.
 —Suffit, monsieur, vous serez satisfait :
 J'entends cela mieux que ma *patenôtre*.
 —Le lendemain, placé dans un bosquet
 L'oreille en l'air, Sancho faisait le guet :

Voici venir toute la coterie.
 Chacun disait : C'est une raillerie
 Qu'un tel écho. Vous l'entendrez. Chansons !
 —Quand nous serons près de cette clairière,
 J'aurai bientôt dissipé vos soupçons ;
 Nous y voici, madame, commençons ;
 Interrogez mon écho la première,

Mais songez b'en qu'il faut enfler vos sons,
 Et les enfler d'une bonne manière.
 —A vous, marquis ; pour cette épreuve-là
 Les grosses voix sont toujours les meilleures.
 Lors le marquis de crier : Es-tu là ?
 L'écho répond : *J'y suis depuis deux heures.*

FAC ET SPERA.

LA MONTAGNE DE VERRE

Il y avait une fois un grand roi dont la fille mourut tout à coup, et tous les habitants du pays se désolaient, car la jeune princesse était très-belle, très-gracieuse et très-aimée. Mais voilà que, le jour où elle devait être ensevelie, arrive d'un pays lointain un savant homme, un magicien qui, voyant ce grand deuil, en demande la cause. Dès qu'on la lui a dite, il se rend au palais et s'écrie :

—La princesse n'est pas morte ; laissez-la reposer.

Puis il s'approcha du roi et lui dit :

—Il ne faut pas mettre la princesse dans une tombe. Je ferai une caisse en verre où elle dormira jusqu'au jour où elle doit se réveiller.

Le roi, ravi, annonça qu'il donnerait à l'étranger une magnifique récompense si ses promesses se réalisaient. Le savant se mit aussitôt à l'œuvre. Il établit dans une des salles du palais une grande caisse en verre dans laquelle la princesse fut étendue sur de moelleux coussins, et, à la porte de la salle, des sentinelles devaient veiller jour et nuit avec l'ordre formel de ne laisser entrer personne.

Toute cette première organisation étant faite, le savant dit au roi :

—Envoyez de tous côtés des manœuvres pour amasser une quantité de matériaux, car je dois construire un four plus vaste que votre capitale et faire une montagne de verre. Dans sept ans, lorsqu'au commencement de l'été résonnera le premier chant de l'alouette, envoyez des messagers de toutes parts pour convoquer auprès de vous les prétendants à la main de votre fille, et annoncez qu'elle sera accordée à celui qui pourra gravir, soit à cheval, soit à pied, la montagne de

verre. Dans sept ans et sept jours, la princesse se réveillera et donnera un anneau d'or à celui qui parviendra jusqu'au sommet de verre, et avec celui-là vous la marierez, fût-il le plus pauvre de vos sujets, sinon elle se rendormira pour ne plus jamais s'éveiller.

Le roi promit de suivre ponctuellement toutes ces prescriptions, et aussitôt donna l'ordre d'amasser les immenses matériaux demandés par le magicien. A la fin de la sixième année, le four s'élevait à la hauteur des nuages. Deux mille ouvriers y étaient sans cesse occupés et il était chauffé de telle sorte que des étangs, des rivières, des lacs furent par là desséchés, et de profondes sources visiblement amoindries.

Pendant que ces grands travaux s'achèvent, entrons dans la cabane d'un paysan, à une courte distance de la ville. Là demeure un vieillard avec ses trois fils. Les deux premiers sont vigoureux et alertes garçons. Le plus jeune semble un peu simple. Le vieillard étant tombé malade les appelle près de son lit et leur dit :

—Je sens que ma fin approche et je désire vous faire connaître mes dernières volontés. Vous, mes fils aînés, il faut que vous continuiez à cultiver ensemble vos champs et à vivre dans la même maison tant que vous ne serez pas mariés, car un proverbe dit : « Là où sept frères peuvent aisément habiter ensemble, il n'y a pas assez de place pour deux femmes. » Quand viendra le jour du mariage, vous partagerez entre vous deux mon héritage et vous logerez et nourrirez tant qu'il vivra Georges, votre jeune frère, qui n'est guère en état de travailler ni de gouverner une maison. C'est à cette condition que je vous lègue ma cassette. Georges n'a pas grande intelligence, mais il a bon cœur et il vous obéira comme il m'a toujours obéi.

Les deux frères aînés répondirent à leur père par de belles paroles. Le plus jeune ne dit rien, mais pleura amèrement.

—Encore un mot, reprit le vieillard. Quand je serai enseveli, je désire que vous me donniez un dernier témoignage d'affection en venant l'un après l'autre passer une nuit sur mon tombeau.

Les deux aînés répondirent encore par de belles paroles, sans une larme dans les yeux, à cette dernière demande. Le plus jeune ne dit rien, mais pleura amèrement.

Bientôt le bon vieillard mourut. Ses deux héritiers invitèrent à ses funérailles leurs voisins et leurs amis et s'assirent à une table abondamment servie, et burent et mangèrent comme à un repas de noces. Georges était seul près du cercueil, soupirant et pleurant, et lorsque ce cercueil fut enfoui dans la terre, il lui sembla que toutes ses joies étaient mortes et ensevelies avec son père.

Le soir, quand les frères convives furent partis, il demanda à ses frères lequel d'entre eux voulait passer la première nuit sur la tombe paternelle.

—Ah ! répondirent-ils, cette journée nous a fatigués ; nous avons besoin de nous reposer. Toi qui n'as rien fait, tu peux bien cette nuit veiller.

Sans rien répliquer, Georges s'en alla au cimetière et marcha à petits pas autour de la fosse où reposait son père. A minuit, une voix qu'il ne pouvait oublier prononça ces mots :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et il répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

La voix demanda ensuite pourquoi cette visite nocturne n'était pas faite par l'un des fils aînés. Georges répondit que la journée des funérailles avait fatigué ses frères.

—C'est bien, reprit le père ; chaque œuvre mérite sa récompense, je veux te donner la tienne. Un jour, tu désireras avoir de beaux vêtements pour entrer dans la société des gens distingués ; reviens alors sur mon tombeau, frappe trois fois la terre avec ton talon gauche et dis : « Cher père, je demande ma récompense pour ma première veillée. » Aussitôt tu auras une armure et un cheval. Mais pas un mot de tout ceci à tes frères.

Au point du jour, Georges retourna au logis et s'endormit.

Le soir, il demanda à ses frères lequel d'entre

eux voulait passer la nuit sur la tombe paternelle, et ils lui répondirent d'un ton railleur :

—Personne ne viendra enlever notre père à sa fosse. S'il te plaît d'aller près de lui passer la nuit, rien ne t'en empêche. Mais, avec toutes tes veillées, tu ne le ressusciteras pas.

Georges entendit ces paroles avec douleur et retourna au cimetière.

A minuit, la voix de son père prononça ces mots :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et il répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

Le père, de nouveau, demanda si l'un des deux aînés n'était pas venu. Georges les excusa en disant qu'ils étaient fatigués du travail de la journée.

—Eh bien ! reprit la voix du mort, toute œuvre mérite sa récompense. Je te donnerai la tienne.

« Un jour viendras où tu auras besoin d'un vêtement plus beau que celui que tu as gagné hier. Viens alors ici frapper du talon gauche trois fois sur ma tombe en disant : « Cher père, je demande la récompense de ma seconde veille. » Tu auras alors une si belle armure et un si beau cheval que l'on ne pourra se lasser de te regarder. Mais, de tout ceci, pas un mot à tes frères. »

Au point du jour, Georges retourna au logis. Ses frères étaient encore au lit. Il se coucha sur le poêle et s'endormit.

Le soir, il leur demanda lequel d'entre eux voulait passer la nuit sur la tombe. Ils lui répondirent d'un ton sarcastique :

—Celui qui a déjà passé gratuitement la deux nuits peut bien en passer une troisième. A quoi sert d'ailleurs ? Personne n'ira enlever notre père, et il ne sortira pas lui-même de sa fosse. Il n'avait plus sa raison quand il nous a fait sa singulière demande.

Georges pleura en les entendant parler ainsi et retourna au cimetière. A minuit, la voix du mort dit :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et le pieux fils répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

—Pourquoi donc tes frères ne sont-ils pas venus ?

—Ils étaient fatigués du travail de la journée.

—Eh bien ! toute œuvre mérite sa récompense ; je te donnerai la tienne. Un jour viendra où tu reconnaîtras que plus l'homme possède, plus il désire. Mais les vœux du tendre fils qui reste fidèle à la mémoire de son père doivent être accomplis. Je voulais partager mon trésor entre tes frères ; toi seul en hériteras. Si les vêtements et les chevaux que tu as gagnés hier et avant-hier ne te suffisent pas, viens ici, frappe du talon gauche trois fois sur ma tombe, en disant : « Cher père, je demande ma récompense pour la troisième veille. » Tu recevras alors la plus magnifique armure et le plus magnifique cheval. Le monde t'admira, tes frères t'envieront, et tu deviendras le gendre d'un roi puissant. Mais, de tout ceci, pas un mot à tes frères.

Au point du jour, Georges retourna au logis et s'endormit. Pendant qu'il dormait, ses frères se disaient :

—A quoi nous nous sert ce garçon qui rôde la nuit et se couche dans la matinée ? A quoi bon le nourrir ? Avec ce qu'il mange, nous pourrions engraisser un porc, ce qui nous serait plus profitable...

—Qu'il s'en aille s'écria l'aîné, qu'il s'en aille, hors d'ici, mendier !

—Non, répliqua l'autre ; on sait que nous avons quelque fortune, et on nous blâmerait si nous l'obligions à demander l'aumône. Qu'il demeure ici. Nous lui donnerons nos restes, pas assez pour apaiser son appétit, assez pour qu'il ne meure pas de faim.

Pendant ce temps, le magicien avait achevé son œuvre, et le roi fit annoncer de toutes parts que la main de sa fille serait accordée à celui qui à pied ou à cheval gravirait la montagne de verre. Au sommet de cette montagne était la princesse endormie dans sa caisse de verre.

De tous les côtés, on vit venir dans la capitale une multitude, les uns décidés à tenter la difficile épreuve, d'autres désireux d'assister à ce curieux événement. La montagne brillait au loin comme le soleil.

Les deux fils du paysan s'étaient fait faire des habits d'apparat pour se rendre à cette grande réunion. Georges à qui ils ne donnaient qu'un vieux et grossier vêtement devait rester à la maison, pour ne pas les humilier par sa misérable apparence. Mais dès qu'il les vit sortis il courut au cimetière, frappa la terre du talon et dit : " Cher père, je demande la récompense de ma première veille ". Au même instant apparut devant lui un beau cheval complètement sellé et harnaché. A ses flancs était suspendue une armure de bronze qui s'adaptait si bien à la taille du jeune orphelin qu'elle semblait faite tout exprès pour lui.

Des centaines et des centaines de prétendants avaient déjà vainement essayé de gravir la montagne. A peine sur la pente escarpée et glissante pouvaient-ils faire quelques pas. Georges revêtu de son armure, et la figure cachée sous la visière de son casque, passa au milieu de la foule et gravit tranquillement la montagne jusqu'au tiers de sa hauteur. On vit alors la princesse lever une main dans sa caisse de verre. Mais il se retourna, salua le roi et disparut.

Le soir, il écoutait en silence ses deux frères s'entretenant des incidents de la journée et de l'éclat du chevalier revêtu de l'armure de bronze.

Le lendemain matin, tous deux sortirent à la hâte pour assister à l'épreuve qui devait durer encore deux jours. Georges alla comme la veille invoquer son père. Aussitôt apparut devant lui un cheval superbe avec une bride d'argent, portant une armure d'argent.

Comme la veille, une quantité de prétendants avaient fait, pour arriver au but indiqué, d'infructueux efforts. A midi, Georges traversa la foule et gravit la montagne jusqu'à la moitié de sa hauteur. Alors son vit la princesse remuer la tête. Mais il se retourna, salua le roi et disparut.

Le soir, assis tranquillement en sa demeure, il entendait sans rien dire ses frères raconter les événements de la journée.

Le lendemain, tous deux retournaient à la ville où il y avait encore une plus grande foule que la veille. C'était le jour solennel, le jour décisif où, après ses sept années de sommeil, la princesse devait se réveiller.

Dans la matinée, Georges s'en va au cimetière, frappe trois fois la terre de son talon gauche et dit : " Cher père, je viens te demander la récompense de ma troisième veille. " Aussitôt il avait près de lui un cheval avec une bride d'or, portant une armure d'or splendide, faite à la taille du jeune orphelin.

A midi, il arrive au milieu d'une quantité de prétendants qui ont échoué dans leur entreprise, il se dirige vers la montagne, et la gravit jusqu'à sa sommité. Alors le couvercle de la caisse de verre se brise, la princesse se lève, tire de son doigt un anneau d'or et le remet au brillant chevalier.

Georges redescend lentement la montagne, salue le roi et disparaît.

Le lendemain, le roi joyeux fait annoncer que la main de sa fille sera donnée à celui à qui elle a remis son anneau d'or, et à travers la foule des courtisans et des envieux, au milieu des splendeurs du palais, tout à coup, on voit venir un jeune homme vêtu comme un mendiant. C'est Georges. Ses deux frères le regardent stupéfaits, et le roi frémit à l'idée de marier sa fille avec un être d'un aspect si misérable. Cependant il ne peut manquer à sa parole. Georges lui présente l'anneau d'or. Georges doit devenir son gendre et attend la parole décisive. Dès qu'il l'a entendue, il enlève d'un coup de main sa hideuse souquenille et se montre revêtu de l'éclatante armure avec laquelle il a gravi au sommet de la montagne.

Le pieux orphelin épousa la belle endormie et vécut très-heureux. Ses cruels frères moururent torturés par la colère et l'envie.

LE VIEIL HOMME

Tout le monde connaît, au moins de réputation, le grand séminaire de Saint-Sulpice, établi à Paris, près de la magnifique église du même nom.

Ce séminaire fut fondé du temps de Louis XIII, par un homme d'une vertu et d'une sainteté admirables, nommé M. l'abbé Olier.

Avant de s'établir à Paris, M. Olier et ses premiers confrères demeuraient à Vaugirard, dans une maison commune, et se préparaient, par la pratique de la pénitence, de la prière, de la pauvreté, du soins des malheureux, en un mot, par la pratique de la vie chrétienne, à devenir, entre les mains de Dieu, des instruments propres aux grands desseins qu'il avait formés sur eux.

M. Olivier réunissait souvent ses pieux compagnons dans une grande salle et les exhortait, avec un zèle infatigable, à avancer dans la voie de la perfection, à devenir de saints prêtres, et, pour cela, à combattre sans cesse, à mortifier, à immoler le *vieil homme*, c'est-à-dire les mauvaises inclinations de la nature corrompue par le péché et inclinée au mal par la concupiscence. La maison était gardée par un vieux jardinier nommé Thomas, qui vivait avec sa femme dans une petite cabane au bout du jardin. Thomas avait remarqué ces réunions secrètes des disciples de M. Olier dans la grande salle ; il en avait parlé à sa femme, et tous deux se demandaient ce que ces bons messieurs pouvaient faire ainsi assemblés.

Le vieux Thomas, aussi curieux que sa femme, résolut un jour de pénétrer le mystère, et, faute de mieux, d'aller écouter à la porte.

Le soir même du jour où il avait pris cette belle résolution, il y eut réunion chez M. Olier. Thomas avait tout remarqué. Il s'avance sur la pointe du pied, colle son oreille sur la porte et entend parler. Il écoute, il distingue la voix de M. Olier, et comme le silence des auditeurs était profond, il distingue ces paroles : " Messieurs, messieurs, qu'attendons-nous ? mettons-nous à l'œuvre aujourd'hui même : voilà trop longtemps que notre lâcheté recule. Immolons le *vieil homme*, sans pitié, sans écouter ses murmures et ses cris. Ce n'est qu'à ce prix que nous pourrions avoir la paix. C'est un ennemi toujours prêt à nous perdre, toujours près de nous, qui nous tuera si nous ne l'immolons point avec courage. A quoi bon prendre des résolutions pour n'en jamais venir à l'exécution ? C'est assez hésiter, le moment est venu, il ne faut plus que le *vieil homme* vive, " tout doit être pour le nouveau, " etc.

Thomas était le seul vieillard de la maison : que l'on juge de sa surprise, de sa terreur quand il entend M. Olier exhorter ses compagnons à ne point hésiter à immoler le *vieil homme* ! Evidemment, c'est de lui qu'il s'agit, et cela de suite, le jour même, pour le remplacer par un nouveau jardinier. Pâle comme la mort, il se sauve chez lui.

" Ma femme ! s'écrie-t-il, ma femme, nous sommes perdus ! Vite, sauvons-nous d'ici ! nous sommes dans un coupe-gorge. Ils vont nous tuer, je les ai entendus ; ce soir même !... nous avons juste le temps de faire nos pauvres paquets ! O mon Dieu ! qui aurait jamais pu croire ça ? Des hommes qui avaient l'air si bon, qui me témoignaient tant d'amitié ! Fiez-vous donc à la mine ! "

Et tout en se lamentant et en racontant à sa femme épouvantée ce qu'il vient d'entendre, Thomas entasse dans deux ou trois grands paniers ce qu'il y a de plus précieux... Mais il est trop tard ; pendant qu'il fait ses préparatifs de fuite, la porte s'ouvre... et M. Olier paraît sur le seuil.

" Thomas, lui dit-il avec douceur, nous vous sonnons depuis cinq minutes pour le souper ; n'avez-vous point entendu ! Mais... que faites-vous donc ? qu'est ce que ces paquets ? ou allez-vous ainsi ? "

Le vieux Thomas se croit à son dernier moment, ses cheveux se hérissent sur sa tête ; il balbutie quelques paroles... Il cherche à apercevoir quelque arme, quelque poignard dans les mains de M. Olier ; puis, ne pouvant se contenir davantage :

" Méchant homme ! je vous connais enfin ! Hypocrite, traître, assassin ! j'ai tout entendu... Au secours ! à la garde ! "

Le pauvre abbé Olier stupéfait :

" Mais qu'avez-vous, Thomas, lui dit-il, êtes-vous fou ? "

— Non, non, je ne suis pas fou ! s'écrie le vieux jardinier. Plût à Dieu que je fusse fou ! A la garde ! à la garde ! au secours !... Ce n'est pas la peine de feindre plus longtemps ; je vous le répète, j'ai tout entendu, j'étais à la porte pendant que vous encourageiez vos traîtres de compagnons à me tuer ce soir même. Oh ! monsieur, comme c'est mal ! moi qui vous aimais tant ! Pourquoi me tuer ? Ne pouviez-vous pas me renvoyer tout simplement, si vous aviez un nouveau serviteur que vous vouliez mettre à ma place ?

— Mais je ne sais, en vérité, ce que tout cela signifie, répond M. Olier, de plus en plus surpris. Expliquez-vous ; qui pense à vous tuer ?

— Vous !

— Moi ?

— Oui, vous, vous ! j'ai bien reconnu votre voix de *sainte-n'y-touche*, quand vous leur disiez tout à l'heure d'immoler le *vieil homme*, qui était toujours comme un ennemi dans la maison, et de ne plus hésiter à suivre vos conseils... "

A ces mots, M. Olier comprend le quiproquo, et, riant de tout son cœur, il sort de la cabane et va raconter l'histoire à ses confrères.

Ils revinrent tous chez Thomas, et eurent grand-peine à lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas de lui. Ce ne fut qu'à la longue, et quand il eut causé plusieurs fois avec le bon abbé Olier, qu'il reconnut tout à fait son erreur, et qu'il cessa de porter des armes cachées pour se défendre contre une surprise.

LE CHIEN, LE LAPIN ET LE CHASSEUR

César, chien d'arrêt renommé,
Mais trop enflé de son mérite,
Tenait arrêté dans son gîte
Un malheureux lapin, de peur inanimé.
" Rends-toi, lui cria-t-il d'une voix de tonnerre,
Qui fit au loin trembler les peuplades des bois.
Je suis César, connu par ses exploits,
Et dont le nom remplit toute la terre. "

A ce grand nom, Jeannot Lapin,
Recommandant à Dieu son âme pénitente,
Demanda d'une voix tremblante :
" Très sérénissime matin,
Si je me rends, quel sera mon destin ?
— Tu mourras. — Je mourrai ! dit la bête innocente
Et si je fuis ? — Ton trépas est certain.
— Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym,
Des deux côtés je dois perdre la vie !
Que votre illustre seigneurie
Veuille me pardonner, puisqu'il me faut mourir,
Si j'ose tenter de m'enfuir. "

Il dit et fuit, en héros de garenne.
Caton l'aurait blâmé : je dis qu'il n'eut pas tort,
Car le chasseur le voit à peine
Qu'il l'ajuste, le tire... et le chien tombe mort

THÉÂTRE ROYAL.

On donne cette semaine au Théâtre Royal des spectacles qui sortent du domaine ordinaire des représentations de Théâtres, ce qui est un charme tout particuliers pour le public. Les " Vaidis Sisters " qui font les frais de ces jolis spectacles ont grand succès.

Il y a du comique, du sentimental, des tours de force qui sont d'un immense attrait. Les Mlles Neville et Stetson sont charmantes dans le duo " Little Empty Stockings. " Toutes deux douées de voix superbes, soprano et contralto.

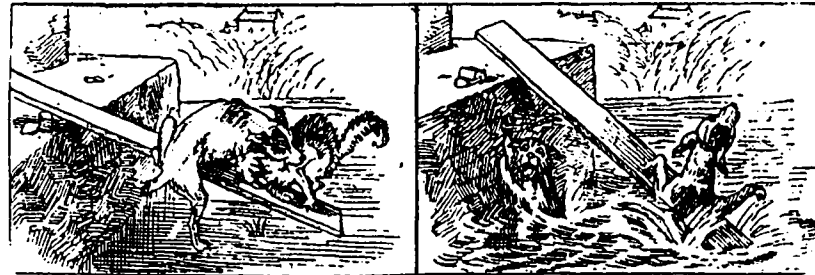
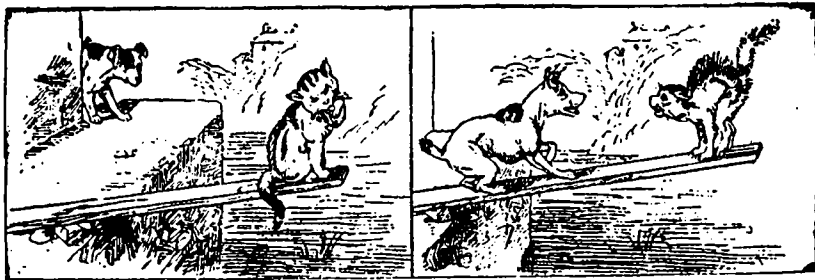
Les jeux sur le trapèze sont étonnant d'adresse, de force et d'agilité.

Le " Le Little Lord Fond-O'-Rye " a été chanté avec un entrain qui enlève l'auditoire. Il y a eu foule toute la semaine au Royal.

Cette après-midi, il y aura matinée et ce soir, ce sera la dernière séance.

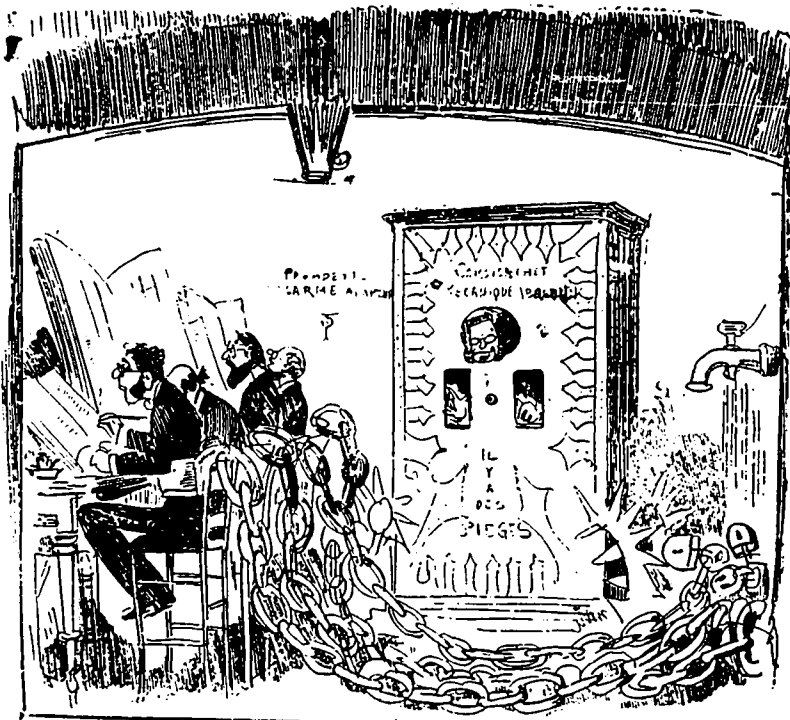
Une très jolie pièce militaire sera jouée au Royal la semaine prochaine. Les décors et les costumes sont d'une grande beauté et la compagnie excellente.

LE RÉSULTAT FINAL DE TOUS LES ENGUEULEMENTS



REGENERATION DE LA FINANCE

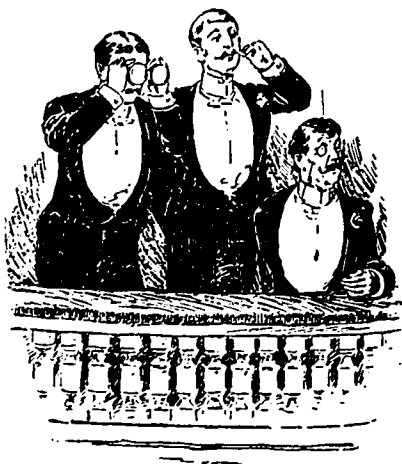
(SUGGESTION A L'ÉCHEVIN ROLLAND)



Les commis deviendront très attachés aux corporations qui les emploient.

AU THEATRE ROYAL

SON VRAI PORTRAIT



Trois de nos jeunes dames, admirant les tours de force des sœurs Vaidis.

Finfin désirait vivement qu'un peintre fit son portrait de grandeur naturelle ; mais il voulait qu'il eut un livre à la main et lisant à haute voix.

DOULEUR INCURABLE

Le valet de chambre de X... boit abominablement.

— Ah ! ça, Jean, vous n'êtes jamais là quand je sonnes. Vous êtes toujours fourré chez le marchand de vin.

— Ah ! monsieur, la perte de ma pauvre femme m'a fait bien souffrir ; c'est pour essayer de me consoler.

— Quand serez-vous consolé tout à fait ?

— Hélas ! monsieur, je sens que je serai inconsolable.

SURE D'ÊTRE ÉLÉGANTE



La cuisinière, (contemplant la toilette de madame.) — Que je suis donc fière d'avoir fait faire ma robe neuve sur ce patron-là !

AUTANT DE PRIS



Jeune mariée. — Je suis désolée ; Georges a pris la mauvaise habitude de sortir du théâtre entre les actes.

Vieille mariée. — Console toi, ma chère, et remercie Dieu qu'il revienne entre les traites.

QUE C'EST BON D'ÊTRE CHEZ SOI

M. de Joligarçon. — Ah ! te voilà donc revenu ! sais-tu que tu n'as pas l'air trop mal ?

M. du Douillet. — Je suis assez bien merci. Il y a justement quelques semaines que je suis arrivé chez moi ; j'arrive de Los Angeles, où la maladie m'avait forcé d'aller.

M. de Joligarçon. — Vrai ! N'est-ce pas que c'est bon de revoir son chez soi ?

M. du Douillet. — Je pense... bien. Je pars pour l'Europe la semaine prochaine ; je crois que j'y passerai l'hiver. C'est mon docteur, M. Grippe-sous, qui me recommande la chose.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

QUATRIÈME PARTIE

III

(Suite.)

A ce contact nouveau pour elle, Fleur-des-Bois ferma les yeux : un tremblement convulsif agita son corps, une pâleur mortelle envahit son visage, sa tête, ainsi qu'un lis dont la tige est brisée par l'orage, s'inclina ; elle perdit connaissance !...

Au même instant la frégate, encore une fois victorieuse, se relevait, et la voix de Laurent, qui toujours restait calme au milieu des fureurs de la tempête ou du combat, rendait le courage, presque l'espérance aux flibustiers.

— Enfants ! leur disait-il, vous avez le cœur trop ferme pour craindre la mort, mais je conçois que l'incertitude et l'agonie vous soient pénibles ! prenez un parti digne de vous. Jouons d'un seul coup les chances qui nous restent : dans cinq minutes nous serons engloutis ou sauvés !

Laurent enjamba alors quelques enfléchures des haubans d'artimon, et ses yeux fixés, — comme ceux d'un aigle, — vers le foyer de l'ouragan, il se mit à interroger la tempête.

Bientôt ses traits resplendirent d'audace et d'inspiration, un sourire de triomphe passa sur ses lèvres, et, embouchant son porte-voix, il s'écria :

— Hale bas le foc d'artimon, la pouillouse, amène missaine et laisse arriver ?

Un silence de stupéfaction, de mort, accueillit l'ordre de cette périlleuse manœuvre.

— Eh bien ! enfants, reprit Laurent avec ironie, vous êtes donc métamorphosés en Espagnols ? Par l'enfer ! on croirait que vous avez peur !...

Les flibustiers, honteux d'avoir pu mettre un seul instant en doute l'infailibilité de leur capitaine, rachetèrent cette seconde de faiblesse par une obéissance pleine d'enthousiasme. La manœuvre fut enlevée avec une rapidité qui tenait du prodige, surtout si l'on juge à l'état de fatigue et d'épuisement du petit nombre d'hommes restés valides.

La frégate, déjà presque engagée, cessa d'hésiter : vaincue d'abord par la puissance de ses voiles et de son gouvernail, bouleversée ensuite circulairement à travers l'abîme, elle parvint enfin à reprendre le vent en poupe et prévint, ainsi, par la rapidité de sa marche, les efforts de la tempête.

Un seul danger restait imminent ; il était à craindre que l'on ne pût parvenir à conserver le navire vent arrière, et qu'il ne passât par-dessus la barre. Laurent ordonna de filer un câble à l'eau sur l'arrière : cet heureux expédient réussit à merveille ; la frégate était momentanément sauvée.

Cette évolution, qui avait pris moins de temps qu'il n'en a fallu pour la décrire, était à peine terminée, que Laurent se dirigea vers l'endroit du tillac où se tenait de Morvan.

Lorsqu'il arriva près du jeune homme, Fleur-des-Bois reprenait connaissance.

— Où suis-je ? que s'est-il passé ? demanda-t-elle d'un air égaré. Oh ! je me rappelle !... une lame monstrueuse... la frégate abattue... Les flots m'emportaient... je me suis sentie mourir... C'est toi, mon chevalier Louis, qui m'as retenue... Tu as eu tort... si tu savais comme la mort est une douce chose !

De Morvan courba la tête et n'osa pas répondre.

— Matelot, lui dit Laurent d'une voix tranquille et assurée, je me sens à peine capable de résister pendant encore deux minutes à la faiblesse que j'éprouve, j'ai perdu trop de sang... je n'en puis plus... Il faut que tu me remplaces dans le commandement... Voici mes instructions.

Laurent expliqua brièvement, clairement, ce qu'il y avait à faire ; puis, s'affaissant sur lui-même :

— Je me trouve mal, dit-il, jette ton manteau sur moi... et ne me secours pas. Il faut que l'équipage me croie endormi !...

De Morvan prit prétexte de l'évanouissement du flibustier, qui laissait peser une si grande responsabilité sur lui, pour engager Fleur-des-Bois à regagner sa cabine : la présence de la charmante enfant le troublait, il avait hâte d'être seul pour mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Fleur-des-Bois se rendit à sa prière avec une docilité un empressement qui le surprit.

— Au revoir, mon chevalier Louis, lui dit-elle d'une voix douce, presque timide et sans oser lever les yeux ; si le danger augmentait, tu viendrais m'avertir, n'est-ce pas ? La pensée de périr isolée m'effraie, tandis que la mort me surprenant à tes côtés... Enfin, je compte sur toi, mon chevalier ! Au revoir encore... Je tombe de sommeil... je suis brisée... un peu de repos me fera grand bien !

La rougeur et l'embarras de Jeanne en prononçant ces mots contrastaient avec la franchise habituelle de sa parole ; la pauvre enfant avait bien raison de prétendre qu'elle ne savait pas mentir. Ainsi que de Morvan, elle éprouvait l'impérieux désir de se trouver seule en présence de ses pensées, de s'expliquer l'étonnante émotion qu'elle avait ressentie en croyant mourir. Reposer, dormir ! elle ne l'eût pu, elle n'y songeait pas !... Jamais des sensations plus vives, plus tumultueuses, n'avaient agité son cœur.

Après le départ de Fleur-des-Bois, de Morvan se mit à se promener d'un pas inégal et saccadé le long du tillac.

Quelle singulière position que la mienne ! murmura-t-il, sans voir les lames qui déferlaient sur le pont, sans s'inquiéter du sillage de la frégate. Sentir l'amour le plus ardent me brûler la poitrine, me savoir aimé, et être obligé de supporter la présence et les efforts odieux, sacrilèges, d'un rival ! Et quel rival ? Un homme, qui ne connaît aucun obstacle, m'arrête dans mes projets ! Fatal serment qui me lie ! Comment ne me suis-je pas aperçu plus tôt de la fausse voie dans laquelle je m'engageais !

J'aurais dû comprendre que Nativia représentait seulement pour moi les rêves de ma solitude, et non pas un amour véritable ! J'aurais dû ne pas me livrer à elle, pieds et poings liés ainsi que je l'ai fait ! Mais, après tout, ce serment que je me reproche si amèrement, est-il un lien suffisant pour m'arrêter au milieu de ma jeunesse ? Faut-il donc sacrifier mon avenir, le bonheur de ma vie entière à une minute d'égarement, de folie ? Qui m'empêche de recouvrer ma liberté ? L'honneur ! Tous ont loyalement suivi la devise de la noblesse : Fais ce que dois, advienne que pourra. Je suis un de Morvan, je saurai souffrir ! Et puis, reprit le jeune homme en souriant tristement, mon sacrifice sera moins long et moins douloureux, sans doute, que mon imagination ne me le montre !... Que l'homme est parfois insensé !... Je songe à l'avenir lorsque déjà la mort m'enveloppe de toutes parts ! Grâce à Dieu, il n'est pas probable que nous échappions à cette tempête !... N'importe, je dois faire mon devoir !...

De Morvan, repoussant avec énergie les pensées qui l'obsédaient, rentra dans son rôle

de marin et s'occupa de la frégate. Quoique le vent fut toujours aussi violent, le jeune homme remarqua avec étonnement que la marche du navire s'était beaucoup ralentie. Rien n'était cependant changé dans la voileure.

— Allons, amis, ferme aux pompes ! dit-il en élevant la voix.

A ce commandement, les flibustiers restèrent immobiles.

— Ma foi, camarade, lui répondit l'un d'eux nous te reconnaissons pour un brave, hardi et intelligent officier ; mais que le diable me torde le col sur l'heure si nous nous dérangerons pour t'obéir... Comment veux-tu que seize hommes exténués puissent gouverner à eux seuls une frégate qui fait eau de toutes parts ! Folie !... En deux heures d'un travail opiniâtre, nous ne parviendrons pas à retirer un ponce d'eau de la cale !... Bah !... le mieux est de laisser les choses suivre leurs cours !... Vois Laurent, il dort !... Cela répond d'avance à tout ce que tu pourrais nous dire !... Imite-nous plutôt, suis notre exemple... Bois à l'oubli du présent, aux hasards de l'avenir !...

En effet, les flibustiers, complètement découragés, avaient défoncé une barrique d'eau-de-vie pour chercher dans l'ivresse un allègement à leur désespoir. Leurs regards troublés, leurs mouvements lourds et indécis, provèrent au chevalier qu'il ne devait plus guère compter sur eux.

Un seul homme obéit à sa voix : c'était Alain. Le Bas-Breton, sorti du combat sans avoir reçu même une égratignure, s'avança vers son maître d'un pas chancelant.

Une heure se passa, et ce court laps de temps suffit pour empirer d'une façon extrêmement sensible la position du navire ; le chevalier calcula qu'avant la fin du jour la frégate sombrerait.

— Laurent, dit-il en se penchant vers le flibustier couché sur le pont, j'ai besoin de toi.

A ces mots prononcés à voix basse, le flibustier, quoiqu'il parût toujours plongé dans un profond évanouissement, se leva vivement.

— Qu'y a-t-il, matelot ? demanda-t-il au jeune homme avec le même sang-froid et la même tranquillité que s'il eût suivi une conversation depuis longtemps engagée.

— Il y a, matelot, que l'équipage s'est enivré, a refusé de travailler aux pompes, et nous coulons bas !

— Que veux-tu que je fasse à cela ! Ce n'était pas la peine de me réveiller pour si peu ! L'équipage a raison !...

— Ne tenterons-nous pas, au moins, de met-les embarcations à la mer ? dit de Morvan ; il n'y a pas de temps à perdre !...

— Cela va sans dire... essayons !

Quoique Laurent affectât de ne montrer ni mauvaise humeur ni faiblesse, il était évident pour de Morvan que le flibustier, vaincu par la nature, était à bout de forces, incapables d'un dernier acte de vigueur.

— Ce que je désire, Laurent, lui dit-il à l'oreille, c'est que tu fasses entendre ta voix à l'équipage... le reste me regarde... Encore un mot... Que faire des blessés qui encombrant la batterie ? Nous avons vingt hommes mortellement atteints... comment les embarquer avec nous ? Enfin, nous verrons... l'essentiel, pour le moment, c'est de mettre la chaloupe à flot.

De Morvan descendit alors dans la chambre que déjà la mer commençait à envahir, et appela : Fleur-des-Bois !

— Me voici, mon chevalier, répondit Jeanne qui sortit tout aussitôt de sa cabine.

— Tu dormais, Jeanne ?

— Oui, mon chevalier, je dormais, répéta la jeune fille avec embarras.

— Vite sur le pont, ma sœur, la frégate va

couler bas !... On met les embarcations à la mer !...

De Morvan fut fort étonné de retrouver son matelot, qu'il croyait avoir laissé dans un état de prostration complète, occupé à stimuler le zèle et l'activité de l'équipage.

Les flibustiers, sous l'influence de l'ivresse, écoutaient distraitement la parole jusqu'alors si puissante de leur capitaine, et ne paraissaient guère disposés à lui obéir.

—Enfants, leur dit Laurent, je me sens encore assez d'énergie pour vous éviter l'affreuse agonie que votre lâcheté vous prépare !... Mes amis, je m'en vais mettre le feu aux poudres !... Adieu !

Ces mots prononcés avec solennité firent une vive impression sur l'équipage ; deux ou trois flibustiers se levèrent avec l'intention de retenir Laurent.

—Malheur à celui qui tentera de s'opposer à l'exécution de mon projet ! s'écria-t-il en portant la main à ses pistolets, je lui brûle la cervelle !

L'aventurier s'éloigna d'un pas lent et majestueux.

—Fais semblant d'avoir peur et demande-moi grâce pour l'équipage, dit-il à voix basse et rapidement en passant auprès du chevalier.

De Morvan comprit tout de suite l'intention de son matelot, et s'y associa avec une rare présence d'esprit.

—Capitaine ! s'écria-t-il en se précipitant vers Laurent, je vous en supplie, attendez encore ! Je n'ai point refusé de vous obéir moi ! Je ne mérite donc pas de partager le sort de ces misérables lâches ! Avant d'accomplir votre fatale résolution, laissez-moi tenter d'affaler un canot à la mer... de me sauver !

Laurent parut hésiter, et de Morvan reprit avec une feinte chaleur croissante :

—Capitaine, la vie est une trop belle chose pour qu'on la sacrifie sans lutter. Qui m'assure que je ne rencontrerai pas un navire ?... et qu'avant un mois d'ici, placé à la tête d'un vaillant équipage, je ne dépoillerais pas quelque riche galion espagnol ?... Quelle joie j'éprouverai lorsqu'entouré d'or, de femmes, d'esclaves et à même de satisfaire mes moindres caprices, je pourrai me dire : C'est à mon seul courage que je dois mon bonheur !... Une dernière fois, capitaine, je vous en conjure, avant de donner suite à votre horrible détermination, permettez que je m'embarque !...

—Laissez-moi vous accompagner, maître ! dit Alain.

Laurent se mit à réfléchir, tandis que le chevalier, affectant une vive anxiété, le suppliait du regard de ne pas repousser sa prière.

—Matelot, répondit enfin le flibustier, ta demande est juste. Je t'accorde dix minutes pour mettre un canot à la mer !...

Aussitôt, l'équipage se précipita aux embarcations : Laurent haussa imperceptiblement les épaules d'un air de méprisant mépris.

—Les hommes sont des enfants, murmurait-il. Il faut pour les dominer et les conduire, non pas leur être supérieur en force et en intelligence, mais seulement connaître leurs faiblesses et s'adresser à leurs mesquines passions... Bêtes brutes qui m'obéissent parce qu'ils ont peur, et à qui la peur empêche de songer que la soute aux poudres est noyée, et qu'il n'eût été impossible d'accomplir ma menace !...

La frégate possédait trois embarcations : une chaloupe et deux canots.

L'équipage songea naturellement d'abord à la chaloupe, placée entre le grand mât et celui d'artimon ; mais, hélas ! à peine les palans l'eurent-ils soulevée à une hauteur d'un demi-pied, qu'elle s'ouvrit en deux : sa coque était criblée de mitraille.

Le canot suspendu à tribord n'avait pas moins souffert que la chaloupe : atteint par plusieurs boulets, il était complètement hors d'état de servir.

Cette découverte accabla l'équipage. Les mêmes hommes qui naguère refusaient de tenter un dernier effort pour se sauver, se désolaient alors à la pensée qu'ils ne pouvaient éviter leur destinée.

De Morvan courut au canot maintenu à l'arrière, et qui était resté pendant tout le temps du combat à peu près à l'abri des Espagnols, puisque la frégate n'avait reçu aucune bordée en enfilade : il le trouva intact.

En moins de cinq minutes il fut lesté d'une barrique d'eau, de quelques provisions de bouche et mis à la mer.

Quoique la fureur des vagues apportât de grandes difficultés à cette manœuvre, elle réussit complètement.

Deux flibustiers, s'affalant à un cordage, entrèrent dans l'embarcation, fixèrent le gouvernail et disposèrent les avirons.

—Allons, Fleur-des-Bois, dit Laurent, le temps est précieux ; ton chevalier Louis a fait préparer un cartahu pour faciliter ton embarquement, et te conserver à mon amour... Hâte-toi !

Fleur-des-Bois, avant de s'asseoir dans le fauteuil qui devait la descendre dans le canot, hésita :

—Et les malheureux blessés qui sont dans la batterie ? dit-elle.

—Tais-toi, s'écria Laurent ! ne vois-tu pas que ce canot est déjà trop petit pour nous contenir tous ? Les exigences de la guerre sont parfois terribles, inexorables !... Nous devons ne plus songer à ces infortunés et essayer de nous persuader qu'ils sont morts pendant le combat.

Laurent saisit Jeanne et lui fit prendre place, presque de force dans le fauteuil.

De Morvan frémit en voyant la pauvre enfant manquer plusieurs fois d'être enlevée par les vagues et précipitée dans la mer. Quant à Jeanne, quoiqu'elle fût pâle, son regard resta constamment attaché, avec une douce expression de sérénité, sur le jeune homme. Elle devinait les angoisses de son chevalier Louis et, tout en payant son tribut à la peur, elle se sentait heureuse. Elle atteignit enfin sans accident le canot.

Une heure plus tard, deux hommes restaient seuls à bord, Laurent et de Morvan.

—Je crains, matelot, dit froidement le flibustier, que pendant le temps que prendra notre embarquement, la frégate ne coule bas et n'entraîne avec elle le canot.

Le fait est que, rendu extrêmement difficile par la fureur de la mer, par les précautions qu'il fallait prendre afin d'éviter que le frêle et léger canot ne se brisât contre la hanche du navire, l'embarquement de chaque naufragé exigeait bien dix minutes.

Les deux jeunes gens, vu surtout leur état d'épuisement et la gêne que leur occasionnaient leurs blessures, ne devaient pas espérer de mettre moins d'un quart d'heure pour rejoindre leurs compagnons.

Or, il y avait cent à parier contre un que la frégate sombrerait avant que ce temps ne fût écoulé.

—Matelot, dit de Morvan, la religion, qui défend le suicide, ordonne le dévouement. En nous sacrifiant pour sauver nos semblables, ce n'est pas un crime que nous commettons, c'est un devoir que nous accomplissons.

Le jeune homme se pencha en dehors des bastingages, et, réunissant toutes ses forces :

—Ohé ! du canot ! s'écria-t-il d'une voix qui domina le bruit de la tempête, la frégate va sombrer ; largue tout et pousse au large ! Fleur-des-Bois, adieu !

Se retournant ensuite vers le flibustier :

—Matelot, continua-t-il avec une sublime simplicité, je te demande pardon d'avoir, sans te consulter, disposé de ta vie, le temps pressé.

—Chevalier, répondit Laurent, qui tendit avec émotion sa main à son compagnon d'infortune, tu es un héroïque jeune homme, un noble cœur !... Je t'approuve !... Tous les deux nous saurons mourir ; toi, soutenu par ta vertu ; moi, par mon profond dégoût de la vie !...

Pendant que Laurent parlait, une scène terrible et touchante se passait dans le canot.

A peine les flibustiers embarqués eurent-ils entendu les paroles de de Morvan, qu'ils s'empressèrent d'obéir : ils poussèrent au large.

Déjà entraînés par la lame, ils se trouvaient éloignés de près de deux encablures de la frégate, lorsque Fleur-des-Bois, un moment anéantie par la douleur et la surprise, se leva de dessus le banc où elle se tenait assise, et s'adressant aux flibustiers avec toute l'énergie du désespoir :

—Mes amis, leur dit-elle, je vous en conjure, retournez à la frégate. Quoi ! auriez-vous l'indélicatesse, la cruauté de laisser mourir celui qui n'a pas hésité à se dévouer pour vous ? Ce serait une honte dont vous ne vous laveriez jamais et qui vous suivait partout. Allons, un bon mouvement ; à la frégate ! Ne donnez pas le droit aux Frères de la Côte de dire en vous voyant passer : Voici les lâches qui ont abandonné leur capitaine ! Du courage ! à la frégate !

Fleur-des-Bois s'était exprimée avec une si touchante énergie, elle montrait, debout au milieu de l'embarcation et exposée à être enlevée par une vague, un courage si extraordinaire pour son sexe, elle était surtout d'une si admirable et si éblouissante beauté dans son désordre, que les flibustiers, fascinés, subjugués, arrêtaient le jeu des avirons. Mais ce bon mouvement de leur part dura peu.

—Fleur-des-Bois, lui répondit l'un d'eux, tu sais que nous t'aimons tous, et tu nous as vus assez souvent au feu pour ne pouvoir douter de notre courage. Si nous nous refusons à ta demande, c'est que cette demande est insensée.

—Frère-de-la-Côte, s'écria Jeanne, en interrompant le flibustier, tu dois savoir, toi aussi, que la sainte Vierge écoute mes prières. Vous vous refusez à m'obéir ? je vais la prier qu'elle nous fasse périr... Je vous maudirai tous... pas un de vous je vous le prédis, ne survivra à son crime.

Les flibustiers, ces hommes si calmes sous la mitraille de l'ennemi, si terribles à l'assaut, si indomptables toujours, étaient généralement, comme tous les marins, superstitieux à l'excès : le langage de Jeanne les impressionna donc vivement.

—Mais, Fleur-des-Bois, tu conçois donc que nous ne demanderions pas mieux, si cela était humainement possible, que de sauver Laurent et son brave matelot, lui répondit le flibustier qui avait déjà pris une première fois la parole. Vois, la frégate s'enfonça à vue d'œil ; le mieux que nous ayons à faire, c'est d'attendre ici qu'elle sombre... peut-être nous sera-t-il possible de recueillir Laurent et le chevalier.

Cette perspective de salut, invoquée par leur compagnon, et à laquelle ils affectèrent de croire, fit cesser les irrésolutions des flibustiers. Jusqu'alors, ils étaient restés stationnaires, autant que leur permettait la lame : ils prirent la haute mer.

—Oh ! les lâches ! que de temps perdu ! dit Fleur-des-Bois qui retomba à moitié évanouie sur son banc.

Alain, pendant toute cette scène qui s'était passée en moins de temps qu'il n'en faut ici

pour la raconter. Alain, la tête baissée et les sourcils contractés, n'avait pas prêté le moindre appui à Jeanne.

Tout d'un coup, renversant le fibustier assis à ses côtés, il se leva en brandissant une hache :

— Patiens ! s'écria-t-il, si vous ne retournez pas à la frégate, je vous noie tous !

La pantoufle du Bas-Breton était assez expressive pour se passer de commentaires. Il était facile de comprendre qu'il lui suffirait d'un coup de hache pour défoncer la frêle embarcation, et réaliser sa menace.

Dans cette position critique, les fibustiers ne pouvaient hésiter ; ils obéirent.

Lorsque le canot arriva près du navire naufragé, Laurent et de Morvan, appuyés l'un sur l'autre, s'étaient réfugiés sur le couronnement.

— Viens, mon chevalier, lui cria Jeanne avec un élan passionné.

La position de la frégate, aux deux tiers submergée, et par conséquent bien moins balotée par les vagues, rendait l'embarquement assez facile. Laurent et de Morvan, à peine séparés du canot par une hauteur de quelques pieds, l'accomplirent sans difficulté.

— Merci, mes enfants, dit le fibustier qui, ignorant l'intervention de Fleur-des-Bois et d'Alain, crut ne devoir son salut qu'au dévouement de l'équipage.

— Fleur-des-Bois, disait de Morvan assis auprès de Jeanne et tenant sa main dans les siennes, ma dernière pensée était pour toi ; mais Dieu n'a pas voulu nous séparer ! Il a permis dans sa bonté infinie que nous mourions ensemble.

— Mon chevalier Louis, répondit Jeanne, nous sommes bien jeunes tous les deux pour mourir ! ... Pourquoi ne pas espérer ?

Jeanne parlait encore, quand un cri douloureux et spontané retentit, poussé par les fibustiers. La frégate, dont le canot était à peine éloigné d'une portée de pistolet, venait de disparaître, avec elle au fond de l'abîme et les malheureux blessés pendant le combat avec le galion, et les trésors pillés à Grenade.

— Allons, appuyez sur les avirons et nagez ferme, dit la voix impassible de Laurent, placé à la barre. Qui sait, enfants, si bientôt nous n'en serons pas réduits à envier le sort de nos compagnons ? Tout est fini pour eux : ils sont morts sans passer par les tortures de la faim et par les angoisses de la soif. Ne les regrettons pas !

Une demi-heure après la perte de la frégate, une nuit profonde enveloppait de ses épaisses ténèbres la frêle embarcation balancée sur la crête des vagues.

Fleur-des-Bois, sa tête appuyée sur l'épaule du chevalier, sa main toujours dans celle du jeune homme, ressentait un si délicieux accablement, un tel calme d'esprit, tant de bien-être, qu'elle remerciait la sainte Vierge de son bonheur.

IV

La nuit qui suivit la perte de la frégate fut affreuse pour les naufragés réfugiés dans le canot.

La tempête, loin de se calmer, paraissait augmenter de violence. A chaque instant, l'embarcation manquait de chavirer.

Une fois familiarisés avec leur position, les fibustiers ne firent entendre ni un murmure, ni une plainte : l'habitude du danger, le mépris de la vie, remplaçaient en eux la résignation chrétienne qui leur manquait ; ils n'avaient que le courage de la brute, mais ils le possédaient au dernier degré.

A chaque lame qui, déferlant avec fureur contre l'embarcation, la remplissait et la couvrait d'écume, Fleur-des-Bois serrait doncement la main de de Morvan. Cette simple

pression causait une émotion extraordinaire au jeune homme : accablé de fatigue et en proie à une fièvre violente provoquée par sa blessure, il ne raisonnait plus, il se laissait aller à ses sensations.

Il lui semblait alors que les nuages noirs et menaçants qui obscurcissaient l'horizon se dispersaient dans le lointain et faisaient place à un ciel azuré scintillant d'étoiles ; la grande voix de l'Océan en fureur lui paraissait un doux murmure, et les sifflements du vent résonnaient à ses oreilles comme une brise du soir.

Au reste, de Morvan eût-il possédé toute sa raison et son sang-froid, qu'il lui aurait été difficile de causer avec sa compagne d'infortune. Les hurlements de la tempête étaient assourdissants.

Vers les deux tiers de la nuit, vaincu par la faiblesse, il s'assoupit.

— Quelle singulière chose ! murmura Fleur-des-Bois, on dirait que ce paisible sommeil me repose comme si c'était moi qui dormais. Je remarque, depuis quelque temps, que je vis plutôt par mon chevalier Louis que par moi-même. M'aurait-il pris mon âme ? Il est certain, je le sens, que je ne survivrais pas à sa mort ! Combien, jusqu'à ce jour, j'ai peu réfléchi ! A chaque instant, j'entrevois des phénomènes dont jamais je n'aurais soupçonné l'existence.

Le lendemain matin, lorsqu'un jour triste et blafard remplaça les ténèbres, le canot offrit un bizarre spectacle : Fleur-des-Bois, le teint éblouissant de fraîcheur, était souriante, calme, tandis qu'autour d'elle les fibustiers, ces hommes rudes, forts, énergiques, rompus à toutes les fatigues, à toutes les privations, à tous les dangers, portaient sur leur visage les traces profondes d'un grand accablement moral et physique.

L'embarquement s'était opéré avec une telle précipitation, dans des conditions si mauvaises, c'est-à-dire lorsque la mer avait déjà envahi une partie de la frégate, que les fibustiers n'avaient pas songé à se munir de provisions. Laurent avait eu bien raison de dire, en parlant des blessés noyés dans la batterie : " Qui sait, enfants, si bientôt nous n'en serons pas réduits à envier le sort de nos compagnons ! "

A jeun depuis la veille, les fibustiers, — cela se devinait à leurs regards mornes et sombres, — songeaient au supplice affreux de la faim qui les attendait. Toutefois, il faut le répéter, pas un ne se plaignit.

Vers midi, une pluie abondante qui survint leur apporta un puissant secours et ranima leurs espérances : cette pluie présageait la fin de l'orage.

Vers les trois heures, la tempête, jusqu'alors toujours croissante, finit par s'arrêter dans son élan : peu après elle diminua d'intensité, et, quoique la mer restât toujours horrible, il devint possible de diriger l'embarcation.

Tout à coup un cri de : " Un navire au vent ! " fit battre tous les cœurs : chacun se leva avec un fébrile empressement qui manqua de faire chavirer le canot.

En effet, à peine distant d'un quart de lieue des fibustiers, un brigantin couvert de voiles et bravant les effets de l'ouragan, apparut courant vent arrière. La hauteur des lames qui, pour les naufragés, bornait l'horizon à quelques toises, les avait empêchés d'apercevoir plus tôt ce navire.

A la vue du sauveur que la Providence leur envoyait si juste à point, les fibustiers laissèrent d'abord éclater la joie la plus vive ; mais bientôt, à la réflexion émise par un vieux matelot : " Si c'était un Espagnol ! " cette joie fit place à l'abattement.

— Nous avons conservé nos coutelas ; nous

le prendrons à l'abordage ! répondit le fibustier Requin.

— Ne craignez rien, enfants, s'écria Laurent, le brigantin n'appartient pas à nos ennemis ! ... Il n'y a qu'un seul homme au monde qui, par un temps pareil à celui-ci, puisse avec impunité faire porter à un navire toutes les voiles dehors. Cet homme, c'est Montbars !

Au nom de Montbars, un enthousiasme inouï éclata sur le canot.

— Montbars ! ... répéta de Morvan ; ah ! Fleur-des-Bois, tu es réellement notre bon ange ! ...

— Qui sait ? dit Laurent en accompagnant ce doute d'un sourire contraint, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ne nous aperçût pas ! ... Il ne faut pas encore chanter victoire ! La façon dont le fibustier prononça ces paroles étonna beaucoup de Morvan.

— Vraiment, matelot, répondit-il, on croirait que tu désires voir se réaliser ta décourageante supposition ! ...

— Moi ! et pourquoi ? Eh bien ! oui, je le désires, reprit le fibustier après un court silence et avec l'expression d'une haine concentrée et profonde. A quoi bon vouloir descendre jusqu'au mensonge ? continua-t-il avant que de Morvan eût trouvé, tant il était stupéfait, une réponse. Pourquoi dissimuler mon envie, puisque je ne crains pas celui qui me l'inspire ! ... L'île de Saint-Domingue n'est pas assez vaste pour nous contenir, de Montbars et moi ! ... Un seul soleil brille au ciel ; il faut que, de Montbars ou moi, l'un des deux meure !

Bientôt, à la manœuvre exécutée par le navire en vue, il devint évident pour les fibustiers que le canot avait été aperçu ! Le brigantin mettait le cap droit sur eux !

Alors, ces hommes, qui, devant la mort, n'avaient pas fait entendre un seul murmure, éclatèrent en cris et en transports frénétiques de joie.

En ce moment, de Montbars n'était pas seulement pour eux le premier marin de la fibuste, le plus grand capitaine des mers, c'était un génie tout puissant, surnaturel, un demi-dieu.

Le fait est que l'audace, sanctionnée par l'impunité et par tous les succès, que déployait le chef des boucaniers en osant courir toutes voiles dehors par une pareille tempête, constituait un miracle bien digne d'impressionner des gens de mer, surtout à cette époque où l'art nautique était loin d'avoir atteint la perfection à laquelle il est arrivé de nos jours. A peine une demi-heure s'était-elle écoulée depuis que le brigantin avait été signalé que les naufragés se trouvaient sur son pont et hors de tout danger.

De Morvan les avait accostés en courant une courte bordée, et en exécutant une merveilleuse manœuvre.

— C'est toi, mon enfant ! s'était-il écrié avec une joie véritable et sentie en voyant le chevalier de Morvan. Que béni soit Dieu ! Cette faveur de la Providence me fait oublier bien des ennuis, bien des douleurs ! Embrasse-moi. Je m'aperçois que je t'aime encore plus que je ne le croyais.

La réception que fit l'ancien boucanier à Laurent fut bien différente : il le salua avec une exquise politesse, puis lui tourna brusquement le dos ; mais ce dernier le rappelant :

— Montbars, lui dit-il avec ironie, avoue que si tu avais su que je faisais partie de ces naufragés, tu n'aurais pas déployé tant de zèle pour nous venir en aide ! ... Ah ! ah ! vraiment je ne puis m'empêcher de rire du désappointement que te cause ce curieux hasard. Toi, m'avoir sauvé ! il paraît que ton étoile pâlit, la chance t'abandonne :

(A suivre)

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de medecines est sous le controle direct du propriétaire, aidé de gradues compétents. Les medecins de la campagne, les institutions publiques, les colleges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour desinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.
Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

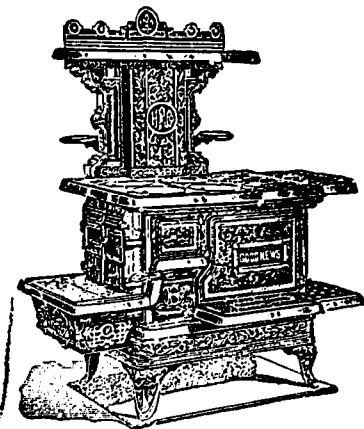
N.B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.



EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poeles, Fournaises



— ET —

USTENSILES de CUISINE en FER en GENERAL

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poèles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"
En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244—RUE SAINT-JACQUES—244
MONTREAL

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 16 Déc.
Après-Midi et Soirée.

**LE GRAND DRAME MILITAIRE
IN THE RANKS**

Jolis Décors, Costumes, Etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante. — *Austin's Australian Novelty Company.*

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DE FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. H. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

AGENTS DEMANDES PARTOUT

PRIX DE VENTE, \$4.98
SAMPLE FREE

Cette montre se vend à l'ordinaire \$10. Pour 60 jours nous la vendons à \$4.98, avec la chance pour vous d'en gagner une à votre tour. Comptez ces et envoyez nous le montant de votre commande comme garantie que vous êtes de bonne foi, pour nos \$4.98 de plus, et nous vous enverrons la montre C. O. D. au jour à l'examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pouvez payer la différence et garder la montre, autrement cela ne vous coûtera rien. Si vous nous en faites un retour, nous vous en enverrons une gratis. Cette montre est garantie et est importée et vendue en un boîtier en acier de 1 1/2 pouce de diamètre et 1/2 pouce d'épaisseur. Nous faisons remarquer que cette montre, ma s. cela nous a été vendu nos montres en or et en platine, d'après notre propre catalogue que nous envoyons gratis. Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra peut-être plus. Adressez: A. C. Foebuck & Co., 27 & 29 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous desirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double.

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE



21 rue St Laurent

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

— EN —

Chapeaux, Casquettes

Etc., Etc., Etc.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, Etc.,

PRIX TRÈS MODÉRÉS

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES,
- LIVRES,
- BROCHURES,
- PAMPHLETS,
- AFFICHES,
- CARTES DE VISITE,
- CARTES D'AFFAIRES,
- PANCARTES,
- ENTÊTES DE COMPTES,
- PROGRAMMES,
- ANNONCES D'EXCAN,
- ETIQUETTES,
- BLANCS DE TOUTES SORTES,
- ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

Commandes promptement exécutées,
Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.